

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril- 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Compte tenu de la retraite de l'ennemi sur le front des Alpes, la seconde partie de la mission de la 1^{re} D.F.L. consiste à pénétrer en Italie. Les trois routes existantes étant impraticables du fait des destructions opérées par les Allemands, la D.F.L. emprunte une piste qui va d'Isola à Vinadio en Tinée, dans la vallée de la Stura di Demonte, par le col de la Lombarde, à 2.351 m. Cet itinéraire peu connu avait été emprunté en 1795 par les Maréchaux Serrurier et Kellermann, pour atteindre le Piémont. Pour faire passer chars, canons, camions en plus de l'infanterie et des mulets du *Royal Brel Corps*, le Génie travaille d'arrache-pied à dégager l'itinéraire. La 7^{ème} compagnie du B.M. XI partie d'Isola, franchit la frontière et prend pied dans le vallon de Giastiglione, barré par un rocher qui abrite un ouvrage bétonné. Le bataillon passe ensuite le camp de Barrache, à proximité de la chapelle de Santa Anna. Le col est franchi les 26 et 27 avril. Le reste des troupes (B.I.M.P., 1^{er} B.L.E., éléments du 3^e R.I.A. et du bataillon étranger 21/15 suit et, malgré l'enneigement important, atteint la vallée de la Stura le 1^{er} mai. Pendant ce temps, à Menton et dans le secteur de la frontière franco-italienne, le B.M. 5 assure une mission de couverture et de renseignement et ses dernières patrouilles lui seront coûteuses ...



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



La route de Kellermann et de Serrurier sera celle de la 1^{ère} D.F.L. – Source : l'Epopée de la 1^{ère} D.F.L.



Après avoir franchi le col de la Lombarde les soldats de la 1^{ère} D.F.L. descendent sur le versant italien - Crédit photo : Ecpad

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

1 - DESCENTE DE LA D.F.L. SUR LE VERSANT ITALIEN CHRONOLOGIE DES OPERATIONS

24 Avril 1945

Le B.M. XI est affecté dans le secteur d'Isola.

25 Avril 1945

Vers 19h le P.C. de la 1^{ère} D.F.L. adresse à toutes ses unités le message suivant : «*exécutez manœuvre Pingouin !* ». Le plan d'invasion du Piémont est lancé, le gros des forces françaises se déverse dans la vallée de la Tinée.

26 Avril 1945

Le 1^{er} B.L.E. franchit le col de la Lombarde, occupe la cime de Tesina, poursuit vers le Pas de Sainte-Anne. Le B.M. XI le suit de près dans la nuit.

27 Avril 1945

Après 48 h d'une course en montagne, entre le 25 et le 27 avril, les Légionnaires du 1^{er} B.L.E. investissent Vinadio tandis que le B.M. XI s'approche de Demonte et de la vallée de la Stura.

28 Avril 1945

Le B.I.M.P. passe le col de la Lombarde à son tour.

Les premiers éléments du B.M. XI entrent dans le village italien de Borgo San Dalmazzo.

Toute l'artillerie commence à descendre en direction de la vallée de la Stura.

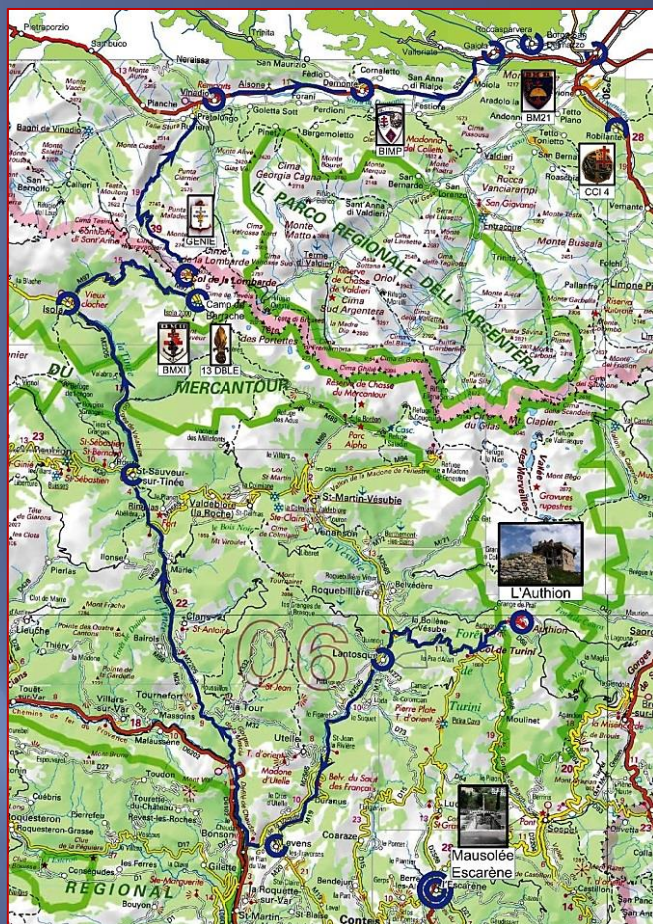
1 Mai 1945

Le col de la Lombarde est ouvert aux véhicules lourds de la 1^{ère} D.F.L.

Le B.I.M.P. parvient à Demonte.

7 Mai 1945

L'annonce de la signature à Reims par l'Allemagne de l'acte de capitulation parvient dans tous les villages italiens occupés par la D.F.L.



Carte Christian MARTEL

Sommaire des témoignages

- 3 – Les prouesses du Génie, Maurice GILLES (Génie)
- 5 – La 1^{ère} batterie passe le col de la Lombarde, Paul MORLON (1^{er} R.A.)
- 6 – Le passage en Italie, un exploit sportif, André Paul COMOR, historien
- 6 – La faim, à Pratolungo (Jean ROSSI (13 D.B.L.E)
- 8 – 3 Mai 1945 : lettre à son père, Jean TREMEAU (B.M. XI)
- 10 – Mercredi 25 avril 1945 - Préparatifs de départ, Jean TREMEAU (B.M. XI)
- 11 – 26 avril 1945 - Les premières maisons d'Isola, Jean TREMEAU (B.M. XI)
- 16 – 27 avril 1945 - Nos premiers Italiens, Jean TREMEAU (B.M. XI)
- 17 – Direction Borgo San Dalmazzo, René FESSY (B.M. XI)
- 20 – De la neige jusqu'aux genoux, Albert PIVETTE (B.I.M.P.)
- 21 – Arrivée à Demonte, Michel HENRY (B.I.M.P.)
- 21 – Les cloches de Vinadio, Michel THIBAUT (B.I.M.P.)
- 23 – Deux anecdotes, Michel THIBAUT (B.I.M.P.)
- 24 – Accueil chaleureux à Robilante, Jean HUITOREL (C.C.I. 4)
- 25 – Carnet de route, Raymond SAUTREAU (B.M. 21)

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



LES PROUESSES DU GENIE

A PROPOS DE LA PLAQUE D'ISOLA 2000

Maurice GILLES, Génie

« Ici passèrent, le 27 avril 1945, pour franchir le col de la Lombarde, le Bataillon de Marche n° XI et la 13^{ème} demi-Brigade de Légion Étrangère appartenant à la 1^{ère} Division Française Libre qui venait de faire la conquête du massif de l'Authion. Dernière étape pour les premiers soldats du général de Gaulle qui répondirent à son Appel dès Juin 1940 et combattirent pendant cinq ans pour libérer leur patrie ».

Suite à la lecture du texte de la plaque, apposée à Isola 2000 le samedi 4 juillet 1998 à l'entrée de la station Isola 2000, Maurice GILLES réagit en ces termes :

« Qu'il me soit permis, au nom de tous les Sapeurs de la 1^{ère} Compagnie du Génie du 1^{er} Bataillon du Génie (je commandais alors la 3^{ème} Section de la 1^{ère} Compagnie) de manifester ma surprise profonde, pour ne pas dire plus... de l'omission du Génie dans le texte sus-indiqué, dont j'apprécie particulièrement le sens profond et la portée historique.

La 1^{ère} Compagnie du Génie avait une mission très délicate : il lui fallait assurer le franchissement du col de la LOMBARDE en rétablissant au fur et à mesure de l'avancement les ponceaux bois (rondins) qui enjambaient les torrents tant du côté français que du côté italien et porter ces ponceaux (en leur ossature) à supporter des charges allant jusqu'au G.M.C. à pleine charge !

Le chemin à conforter était connu depuis bien longtemps (le Général Dugommier l'avait emprunté lors de l'épopée napoléonienne vers l'Italie et la chefferie du Génie de Barcelonnette en conservait le tracé en ses archives, mais il s'agissait d'un chemin « seulement charriotable », telle était l'expression en cette époque...)

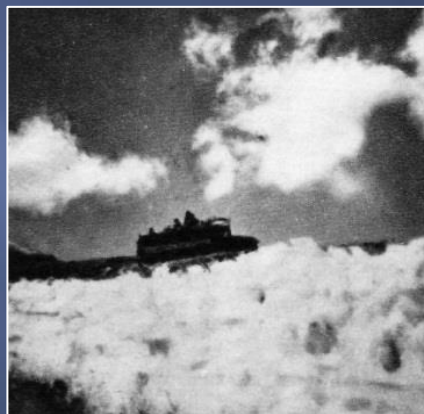
Hélas, cent fois hélas, la neige dominait avantageusement le col et son approche sur les deux versants, dépassait 3,50 m d'épaisseur.

Tout le monde était au travail (Sapeurs, B.M. XI, Légion Étrangère), Service de Santé, et les transmetteurs suivaient, eux aussi, la pénible et insupportable progression dans la neige et le froid !



Crédit photo : Bernard Frizza, concepteur de la plaque
fils de Christian Frizza (B.M. XI)

Ci-dessous : le Génie à l'œuvre au col de la Lombarde
Source : l'épopée de la 1^{ère} D.F.L.



10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



Le Bull-dozer R4 – Source : Ecpad



Fanion du Génie
Col. Marcel Partouche



25 avril - MAQUAIRE, le lieutenant commandant la compagnie, ainsi que STEFFENS sont rentrés. Je pensais pouvoir enfin prendre quelques jours de repos, mais toute la compagnie est engagée dans une nouvelle opération, les sections de combat doivent partir à midi pour ISOLA.

27 avril - Je suis cloué au lit, entorse du genou avec ménisque coincé, le chirurgien pense que cela peut se remettre tout seul en gardant un repos complet. Hum ! L'accident s'est produit au col de la Lombarde, en cours de déneigement, je me trouvais sur un petit tertre pour avoir une vue d'ensemble lorsque la plaque de glace sur laquelle je me tenais glissa brusquement, m'entraînant dans sa chute. Je vais pouvoir mettre à jour beaucoup de choses en retard ».

Louis LECLERC, Génie

On utilisait tous les moyens d'alors (*tringles d'acier pour sonder le sol au travers de 3 à 4 mètres d'épaisseur de neige, des traineaux furent réalisés pour faciliter la progression, des raquettes canadiennes nous furent attribuées...*).

Enfin, chose inouïe, le bull-dozer R4* pouvait atteindre le col et œuvrait sans arrêt pour assurer le dégagement routier. Tous les ponceaux furent renforcés et permirent le passage des G.M.C. chargés. Le chemin « *charriotable* » de 1800 était peu à peu devenu une piste circulaire.

Nous tous, avions gagné la partie et nous tous, pouvions savourer, enfin, la victoire. Pour nos Sapeurs, c'était un peu une prouesse technique que d'œuvrer ainsi, à 2.450 m d'altitude.

Le Général DOYEN lui-même en était fier et émerveillé. Alors pourquoi ne pas mentionner, tout simplement, dans le texte, la « *présence du Génie* » en cette œuvre magistrale et dernière de la 1^{ère} D.F.L. ?

Certes, nous Sapeurs, sommes trop souvent discrets en nos travaux, nous avons trop souvent les yeux rivés vers le sol pour y détecter les mines et les pièges, notre formation technique nous impose d'abord de réussir et nous prive parfois de ressentir, comme nos camarades fantassins, la lumière de la victoire, au grand jour, comme tout le monde. Mais nous n'y pensons pas... Réussir est notre mission et nous nous y employons au mieux sans y penser particulièrement, en conservant seulement le souvenir de nos grands Sapeurs et de leurs prouesses : *ponts du Général Eblé sur la Bérésina, attaque du Fort de Vaux en 1916, mines protégeant Bir-Hakeim, pont sur le Garigliano...* tous ces exemples nous confèrent l'humilité et j'en suis fier, comme tous nos Sapeurs de notre chère 1^{ère} D.F.L... fidèles à jamais à notre devise :

« *Parfois détruire, souvent construire, toujours servir* ».

A Montpellier, le 19 octobre 1998

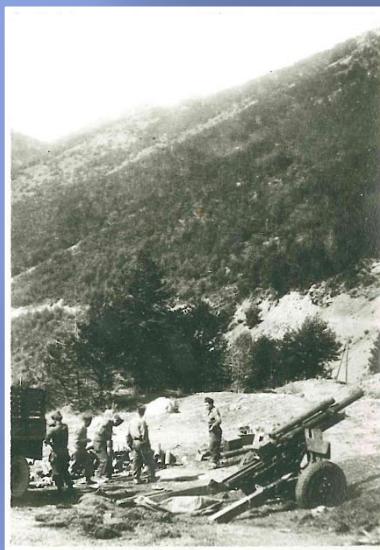
Maurice GILLES

* la photo de ce dernier au travail a été transmise au futur musée de l'armée aux Invalides, emplacements réservés à la deuxième guerre mondiale, pour témoigner à jamais de l'exploit de la Lombarde, le 27 avril 1945, par la 1^{ère} D.F.L.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



Une pièce de la B. 3 dans la Haute Tinée, près d'Isola
Fonds François Engelbach



Crédit photo : Ecpad



L'artillerie passe le col de la Lombarde sur une route enneigée
dégagée à la pelle



**LA 1^{ère} BATTERIE PASSE
LE COL DE LA LOMBARDE**
Paul MORLON (1^{er} R.A.)

« ... En empruntant un sentier aménagé par le Génie (*la future route d'Isola 2000*), les véhicules du B.M. XI sont passés en ITALIE, accompagnés de *Dodges* qui transportent, démontées, les pièces de 105 de la 1^{ère} batterie.

Après le col de la LOMBARDE, elles dévalent en PIEMONTE, prêtes à arriver à TURIN avant les troupes américaines venant de FLORENCE.

Les autorités U.S. sous la menace de couper tout ravitaillement à la division, font rapidement replier nos unités en FRANCE. Nous n'avons pas le droit de faire de l'occupation en ITALIE...

Les combats de l'AUTHION, de la vallée de la ROYA, la traversée du col de la LOMBARDE laissèrent un souvenir amer chez les Marsouins. Pour l'attaque des fortifications, le Haut Commandement ne sut pas, ou ne put pas (?) réaliser la concentration en artillerie qui eût été nécessaire (*attaques disséminées sur tout le front des ALPES*).

Le 27 avril, le groupe est replié dans la région Nord de CAGNES. La B.E.M. cantonne à VILLENEUVE-LOUBET.

Le Commandant MAGENDIE (B.I.M.P.) et moi-même fûmes promus ultérieurement officiers de la Légion d'Honneur, au titre d'un contingent spécial du Ministère de l'Intérieur, pour récompenser des militaires des unités ayant participé aux combats qui ont permis à la FRANCE d'accroître son territoire aux dépens de l'ITALIE.

En effet, les unités du détachement d'armée des Alpes ont conquis la commune de BRIGUE, le canton de TENDE, une partie de la rive gauche de la TINÉE au sud d'ISOLA. La frontière dans ce secteur a été reportée à la ligne de partage des eaux (*col de TENDE, col de la LOMBARDE*). Petite extension au MONT-GENÈVRE comprenant le CHABERTON dont le fort, avant-guerre, impressionnait les Briançonnais ; dans la vallée étroite, au sud-est du Mont THABOR ainsi qu'un petit report à la ligne de crête du PETIT-SAINT-BERNARD et un plus important au Plateau du MONT-CENIS, équipé depuis par un impressionnant barrage de terre et sa retenue d'eau. ».

Paul MORLON

LE PASSAGE EN ITALIE : UN EXPLOIT SPORTIF André Paul COMOR

« Les trois voies de passage, la route côtière au sud, le col de TENDE et le col de LARCHE au Nord, sont coupées. Le rétablissement des communications exige des moyens considérables. Il faut faire vite. Les Alpains connaissent bien la seule piste qui part du COL DE LA LOMBARDE et conduit en Italie par la vallée de la TINEE.

Les Légionnaires, suivis de leurs camarades de la 1^{ère} D.F.L., empruntent cette route. Cette ultime marche forcée sera pour eux l'épilogue de la guerre.

Les pionniers prêtent main forte au Génie pour ouvrir le chemin dans l'épaisse couche de neige qui recouvre les cols situés à plus de 2.000 m d'altitude. Après 48 heures d'une véritable course en montagne entre le 25 et le 27 avril, les Légionnaires du 1^{er} bataillon, épuisés, entrent à VINADIO en Italie, près de la frontière.

Le jour même de la capitulation allemande, le 8 mai, le bataillon SIMON est dépêché en toute hâte au col de la LOMBARDE. Il a pour mission de s'opposer à l'avance des Américains, hostiles à l'initiative du général de GAULLE d'occuper la région de TENDE. Cette opération s'inscrit dans le cadre du dernier différend entre le chef du gouvernement français et les États-Unis. Après s'être acquitté de sa mission, le bataillon retourne à LANTOSQUE près de Nice le 21 mai. (...)

Maintenant la guerre est finie, ces combattants de la première et dernière heure sont heureux, mais mélancoliques en songeant à leurs nombreux camarades tombés sur les champs de bataille du Grand Nord, du désert de Libye et d'Europe.

Quelques semaines plus tard, le 18 juin 1945, ils vont recevoir leur part de gloire en clôturant le défilé de la victoire au sein de la 1^{ère} D.F.L. ».

Général Jean SIMON : « Il restait à la D.F.L. la perspective d'entrer en Italie. Par le col de la LOMBARDE, par des chemins de montagne acrobatiques, plusieurs unités poussèrent jusqu'à CUNI, dans la plaine italienne. Mon bataillon occupa provisoirement les villages de VINADIO, PRATO LONGO et BORG SAN DALMAZZO.

Mécontents de notre progression en direction de CUNI, les Américains mirent des chars en panne sur les itinéraires d'accès afin d'empêcher le ravitaillement des unités.

La 1^{ère} D.F.L. ne finit donc pas la guerre à Milan ou dans la plaine du Pô. Le général de GAULLE prescrivit au général DOYEN de porter ses forces jusqu'à une ligne jalonnée par la crête de VINTIMILLE et le col de LARCHE, et de s'y maintenir jusqu'à nouvel ordre du gouvernement ».



LA FAIM A PRATOLUNGO

Jean ROSSI, 13 D.B.L.E.

« Franchissement du col de la Lombarde (2.350 m) par le B.M. XI et la 13^{ème} demi-brigade de Légion étrangère. Paysage dantesque, 2 m de neige. Le ravitaillement est précaire, on mange à la fortune du pot et on fait de l'alpinisme sans le savoir.

C'est la fin de l'opération de l'Authion. Les Allemands se sont repliés à la sauvette. Les mulets sont abandonnés çà et là, sacrifiés à la guerre moderne ; déjà dans les hauts de la CIME DU DIABLE et du mont BEGO on peut entrevoir la fin de nos aventures.

A partir de là tout s'estompe comme, dans un mauvais cauchemar. Nous avons de la peine à réaliser que nous sommes arrivés au bout de nos peines. En ce qui me concerne, j'y perdis au retour, effectué de nuit par des sentiers alpestres, déjà difficiles d'accès en plein jour, le reste de mes vestiges de campagne ramenés précieusement depuis la campagne de Norvège, le mulet sur lequel ils étaient chargés s'étant abîmé au fond d'un ravin, auquel il n'était pas question d'accéder : le trajet se situait bien au-dessus de 2.000 m d'altitude, vers la cime et le pas du DIABLE, vers le mont BEGO qui plafonne à 2.872 m, dans la vallée des Merveilles du parc du Mercantour. Je n'en retiendrai que des souvenirs bien ternes, attristés par la perte du mulet portant l'essentiel de mon trésor, enfin ce qu'il en restait..



1^{er} Mai 1945 au Col de la Lombarde

A droite, le sergent Pantallacci et à gauche, l'adjudant Cruciani (B.M. XI). Au fond le sergent Félix Cronel et deux Légionnaires

Après cette nuit cauchemardesque nous nous retrouvâmes sains et saufs, ce qui restait de l'effectif valide, pour poursuivre la mission impartie à notre unité, à savoir pénétrer en Italie par la seule voie disponible, le col de la LOMBARDE, impraticable, obstrué par plus de 2 m de neige sur des pentes vertigineuses, que le Génie s'activait, avec des moyens énormes, à dégager, pour nous permettre de passer avec nos camions à 2.350 m et descendre sur le versant italien, en direction de PRATOLUNGO (*Long Pré en français*).

A l'entrée du village nous attend une petite délégation qui reçoit les arrivants, avec à leur tête le commandant SIMON, que je suivais étant donné mes connaissances dans la langue de Dante, que je n'eus pas à utiliser : notre interlocuteur, qui était instituteur, s'exprimait parfaitement en français. Son allocution d'accueil fut simple et courtoise : « *Vous ne trouverez pas d'ennemis dans ce village où il n'y a plus que des vieillards, des femmes et des enfants.* »

La population hébergea les troupes du mieux possible. Les réjouissances battaient leur plein et étaient prétexte à réunions festives, bals et orchestres, où nous étions reçus en amis plutôt qu'en occupants. Au préalable, il fut procédé à la mise en place d'un drapeau français sur le Municipio attenant à l'école où l'instituteur faisait fonction de maire. Cela fait, on procéda à la répartition des logements.

Malheureusement, cette atmosphère se détériora du fait de l'hostilité des Américains devant les initiatives du général de GAULLE d'occuper les régions italiennes (...) Dans les jours qui suivirent, des groupes furent dépêchés aux passages. En ce qui nous concernait nous fûmes vers les confins.

Une douzaine de légionnaires de la C.L.2 aux ordres de l'adjudant WUYTENS, que j'assistais, avait mission de s'opposer par les armes et d'interdire le passage à tout détachement non français !

Sous les ordres, nous nous installâmes dans la chapelle de la Madonna dei Confini, sur le versant italien et à plus de 2.000 m d'altitude. Le reste du 2^{ème} bataillon restait stationné à PRATOLUNGO et environs, avec le reste des unités de la 13^{ème} 1/2 B.L.E., affecté à d'autres tâches sans qu'il soit question d'opérations quelconques.

Les rumeurs les plus diverses avaient cours : par exemple que des unités américaines étaient venues à notre rencontre pour interdire notre avance en direction de TURIN, où nous aurions pu arriver le lendemain si des ponts n'avaient pas été coupés et si notre ravitaillement en essence et carburant avait été assuré, sans parler de l'approvisionnement en aliments qui laissait fortement à désirer.

Tout cela sentait le soufre et, pour nous qui étions isolés, devenait extravagant et sans commune mesure avec les événements dont les échos nous parvenaient déformés, sinon amplifiés dans un sens ou dans un autre.

Nous étions ravitaillés à intervalles irréguliers et plutôt parcimonieusement. Nous nous étions organisés pour assurer notre mission, mais nous n'eûmes pas l'occasion de servir.

La faim nous tenaillait tous. En dehors des gardes assurées nous passions la nuit dans la chapelle, l'adjudant et moi-même, près du maître-autel, sous la protection de Saint-Michel sans doute. Les conversations allaient bon train sur l'incertitude de notre devenir, alimentées par les nouvelles colportées de bouche à oreille toutes plus fantaisistes les unes que les autres.

Enfin, un ordre nous enjoignit de nous tenir prêts à faire mouvement pour le retour en France par la même route, mais en sens inverse, devenue depuis beaucoup plus praticable. Nous quittâmes l'Italie et le Mercantour par ISOLA et passâmes de la vallée de la TINEE à celle de la VESUBIE pour nous arrêter cantonner à LANTOSQUE où nous retrouvâmes l'ensemble de la compagnie début mai. C'est là que nous parvint la nouvelle de la capitulation allemande le 8 mai. Ce fut une explosion de joie et un feu d'artifice de joie que les gradés eurent du mal à arrêter. Heureusement, le tir était dirigé vers un versant inhabité ! A noter qu'à la suite de la blessure du capitaine BOURGOIN, évacué au combat du VENTABREN (Authion) le 13/4, c'était le lieutenant AGENET, un benjamin des F.F.L., 19 ans en juin 1940, élève au Prytanée militaire de La Flèche, passé par l'école des aspirants de Brazzaville, qui avait pris le commandement de la CL2 (pour nous c'était Bébé Cadum pour son visage joufflu et rosé, mais nous l'aimions bien) ».

Jean ROSSI



3 MAI 1945

LETTRE A SON PERE

Jean TREMEAU, B.M. XI

« Je peux enfin répondre convenablement à toutes les lettres qui m'ont été envoyées, j'ai touché ma paye ce matin et j'ai couru m'acheter de quoi écrire, depuis quinze jours je vivais comme je pouvais, j'en arrivais à ne plus pouvoir me payer le coiffeur.

Peut-être depuis un moment sais-tu où je suis. Nous sommes depuis quelques jours descendus en Italie, comme Hannibal, Napoléon, et autres conquérants nous avons dépassé les cols neigeux des Alpes et dévalé sur le Piémont. Comme eux, nous avons eu nos peines, tenant moins de l'ennemi que du terrain. En deux jours personnellement avec les camarades de mon groupe de déminage j'ai fait plus de 80 km en montagne avec tout le chargement militaire, c'est à dire armes, cartouches, bardas...

Demande à ROLLIN (un ami du Club alpin) ce que cela suppose.

Le premier jour de 11h du soir à 9h du soir suivant je n'ai pas arrêté dans les rochers, la neige, sous la pluie et dans les tourmentes de neige. Personne ne rouspétait car nous avions tous hâte d'arriver vers ces villages italiens que nous sentions plus bas de l'autre côté de ces cimes imposantes ou se tenait peut-être caché l'ennemi. Tout s'est passé sans peine de ce côté-ci : nous n'avons eu qu'à enlever quelques pièges.

Nous nous sommes couchés le premier soir au col à 2.400 mètres avec des couvertures mouillées, heureusement qu'il y avait des baraquements, car la neige atteignait en moyenne 30 centimètres.

Le lendemain au clair de lune, à quatre heures, au milieu d'un paysage tout blanc, nous avons dû nous frayer un chemin dans la neige (*j'étais dans la compagnie de tête*), et par instants nous quittions la route avec de la neige jusqu'aux cuisses.

L'arrivée au premier village italien a été assez curieuse. Nous descendions des montagnes avec un esprit de conquérants, de pillards, nous étions affamés, bien entendu le ravitaillement touché était mangé, et l'autre ne pouvait suivre ; nous projections tout en descendant de nous servir largement sur le pays, et faire taire les rouspétances à coup de pétard (*POPOL, c'est ainsi que nous appelons nos revolvers tout en tapant sur l'étui*).

En arrivant, nous tombons sur une population tout en émoi criant *vive la France*, enfin assez enthousiaste pour un village montagnard, presque tous parlaient le Français et des tas de gens nous demandent des nouvelles de Nice, de Marseille, on s'attendait à tout sauf à cela.

Il y en eut bien qui buvaient du vin sans payer, mais c'était une minorité. CHAVANIS a froidement réquisitionné un gros fromage entrevu dans un placard et que nous avons mangé en pas deux heures avec du pain resquillé ; pendant tout un après-midi je ne me suis pas arrêté de manger et le soir j'ai soupé deux fois : une fois à la popote et une autre chez des civils.

Le lendemain de bonne heure, nous repartons de l'avant, cette fois sur une grande route à la file indienne. Dans le premier village que nous traversons tout le monde est sur la route, massé pour nous accueillir, avec des arcs de triomphe, des drapeaux italiens, des fleurs. On nous accable de fleurs, j'ai hérité de superbes pissenlits, de lilas, de pivoines... On enfile ça dans les bretelles de suspension, dans les canons des fusils et un peu plus loin on les rejette. Plus on descend plus l'accueil est chaud, la population est moins sauvage.

Arrivés à DEMONTE ça devient de l'apothéose. Toute la ville est dans la rue pavoisée comme pour carnaval ; des jeunes filles distribuent du pain, des pommes. La fanfare du bled prend les compagnies les unes après les autres et les mène à grand renfort de cuivres jusqu'à la caserne. On s'est amusés comme des fous au milieu des applaudissements et des "*viva*". Derrière nous suivait le train des équipages composé de mulets descendus à grand peine, il a fallu dans la neige les débâter et descendre leurs charges à dos, plusieurs d'entre eux sont restés enfouis ; puis ce sont des charrettes réquisitionnées transportant des vivres pris sur les boches, notre seule ressource, car il n'était pas question de faire suivre notre ravitaillement par le col.

Il fallait voir le coup d'œil ; dans la rue principale de la ville un piano à manivelle devant lequel quelques partisans italiens dansaient donnait un air de foire et on finissait par se demander si c'était bien l'arrivée d'une troupe, un carnaval dans une petite ville de garnison, ou une fête foraine.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Toute la journée il y a eu des défilés, nos sections, la fanfare, des accordéonistes, des partisans, puis la fanfare suivie de cinq ou six femmes tondues à ras et qui pleuraient d'un air lamentable.

Il faut que je vous décrive un peu les partisans italiens : en général tous des airs terribles, surtout les montagnards, des armes partout : mitraillettes, pistolets, grenades passées dans les ceintures et des chapelets de balles. Beaucoup ont le blouson allemand, des foulards verts, rouges, des chapeaux à plumes verts, ou bien des feutres zazous, de grands cheveux qui tombent dans le cou, la barbichette au menton, des pantalons golf, des bandes molletières et de superbes souliers montagnards ; voici en général leur habillement et leur allure. Sans oublier le brassard vert blanc rouge. Ils adorent les couleurs voyantes, on voit des blousons blancs comme neige avec des foulards rouges et des bérets vert épinard.

Nous nous sommes installés dans la caserne pour y passer la nuit, nous étions un peu déçus car nous pensions aller toujours plus loin, talonner les boches, mais nous sommes fatigués et avons mal aux pieds presque tous.

A côté de la caserne se trouve la salle des fêtes, deux accordéons s'y installent et voici un bal qui commence, presque chacun a sa cavalière (*pas mal les Italiennes*) jusqu'au moment où la fanfare vide le bal, elle amène au casernement la dernière compagnie avec officiers en tête qui s'amusent de toute cette réception. La fanfare continue à jouer au milieu de la foule juste sous les fenêtres où deux loustics de chez nous s'installent avec des kilos de bonbons (*un stock allemand*), ils se mettent à les jeter au milieu du tout ; les gamins bousculent les cuivres qui essayent de résister et jouent tout de travers avec des couacs, ils finissent par céder devant les mouvements de foule, de véritables ondulations suivant la direction des jets de bonbons. Moi j'étais là au milieu avec trois camarades à me tenir les côtes...

Je suis ensuite allé dîner chez des civils avec CHAVANIS ; je crois n'avoir jamais autant ingurgité de saucisson cru que dans ces jours d'avance rapide. Nous avons fait un très bon repas avec entrée, polenta, omelette, salade, fromages, fruits, bon vin du pays. (*Gérard tenait à peine debout et a dégringolé deux fois dans les escaliers de la caserne*).

Nous avons écouté des grands discours sur le patriotisme, liberté, égalité, fraternité, moitié italien moitié français, mais ça ne m'empêchait pas du tout d'avaler le saucisson au beurre qui en a pris un mâle coup.

Le lendemain départ de bonne heure, tout le long de la route on nous apporte du vin avec des verres sur des plateaux, des noix, des pommes. Dès notre apparition dans les villages un *pick up* placé sur la mairie entonne une marche militaire, s'il n'y en a pas, c'est nous qui chantons la chanson des marsouins ou les "*africains*", et de cette façon nous arrivons à BORGIO SAN DALMAZZO à côté de CUNEO où je suis encore.



LE B.M. XI à Cuneo.
Col. René Fessy

C'est seulement là, 5 jours après notre départ, que nous voyons arriver les premières *jeeps* descendues dans la neige avec des câbles avant que la route ne soit finie, maintenant le ravitaillement vient normalement.

Mais pendant deux jours la grosse distraction du bled c'était le parachutage des vivres : un avion arrivait, tournait au-dessus des toits et le premier cylindre lâché a fait grosse impression avant que son parachute ne s'ouvre, tout le monde commençait à gagner les abris puis quand il s'est balancé sous sa toile rouge en plein ciel bleu tous se sont mis à pousser de cris et à se précipiter vers le point de chute, cassant les barrières et piétinant les jardins et comme c'était nous qui devions les recevoir nous avons eu du mal au milieu de la foule. Voilà à peu près le récit de ce qui s'est passé à notre arrivée en Italie, maintenant la guerre est à peu près finie, etc. ».

La lettre est datée du 3 mai, la fin de la guerre est du 5 mai mais nous ne l'avons su que le 7.

Jean TREMEAU



MERCREDI 25 AVRIL 1945

PREPARATIFS DE DEPART

Jean TREMEAU, B.M. XI

« Pour la deuxième fois la place de LAGUET est en effervescence : entre le monastère et le café à touristes elle est pleine de troupes en kaki et de camions. Nous allons "y" retourner ; nous devons partir dans le début de l'après-midi. Hier nous avons distribué les cartouches, les vivres, et comme d'habitude cela a soulevé des rouspétances et des disputes, surtout chez les Marseillais. Il est vrai que le poids alloué à chaque homme est important et jusqu'à la dernière minute nous n'avons su où placer toute cette ferraille en vrac dans les caisses. Le sac de combat est interdit comme à la première fois, c'est un véritable problème à résoudre.

Entassés sur la place, nous attendons. Des filles de La TURBIE sont venues pour faire leurs adieux et leurs robes claires tranchent dans tout ce kaki. Le café ne désemplit pas et "*tantine*", pleine d'angoisse pour tous ses enfants, distribue des demis.

L'Adjudant RONDEAU, ex G.M.R., a repris avec nous son attitude douceuse et paternelle des jours d'avant ou d'après le baroud car lui n'y va pas et nous sait d'humeur pointilleuse. ITE, le chef fourrier, distribue le linge et de l'équipement à qui en veut sans rien marquer sur son grand cahier.

BRISBARRE (*le Commandant*) qui n'a plus sa barbe arrive avec Le MIERE en tenue de travail : cartes, jumelles, casque, guêtres. Et comme nous sommes la seule section de la compagnie de commandement à monter en ligne avec les compagnies de voltigeurs, ils nous passent en revue. En rang, matériel à dos, arme à la bretelle nous subissons l'assaut des critiques. Les couvertures mal pliées, les paquetages non réglementaires, les cartouchières en "*sous ventrières*", tout est rectifié sur place, les sacs pris malgré l'ordre formel, éliminés.

Après leur passage nous ne sommes plus qu'une troupe uniforme, homogène et réglementaire.

Et malgré cette atmosphère lourde du départ, pleine de menace, il flotte un air de gaieté, de printemps.



Le capitaine BRISBARRE, commandant le B.M. XI

Source : l'épopée de la 1ère D.F.L.

Le soleil tamisé par les arbres couverts de feuilles aux couleurs encore tendres donne à tout ce tableau un air très côte d'azur. Le ciel très bleu, les toits rouges, les pierres d'un blanc éclatant, la verdure.. Quelques touristes sont venus au pèlerinage, et les quelques jeunes filles avec qui nous blaguons. La mer doit être splendide de l'autre côté des crêtes qui nous la cachent.

Les G.M.C. arrivent en théorie par la route de la TURBIE et remplissant l'air de leurs ronflements viennent s'aligner de l'autre côté du pont qui franchit le ravin séparant LAGUET de la route, en bas du grand virage en épingle à cheveux. Nous quittons la place sous les regards de tantine et de sa famille, disons adieu aux marchandes de souvenirs à qui nous avons acheté force médailles, et escaladons les camions qui nous sont assignés.

Nous traversons NICE dans toute son étendue, mais n'avons pas les honneurs de la promenade des Anglais. A la sortie Jules (*le Lieutenant LE MIERE*) ne peut s'empêcher d'attraper au passage un groupe de gendarmes : "*Venez donc avec nous tas de salauds*". Ils se retournent mais ne semblent pas réaliser ; nous rejoignons le Var et le remontons, nous nous dirigeons vers les montagnes ; cheveux au vent nous voyons défiler le paysage, la rivière encaissée ou étalée en larges bancs, les villages perchés sur des pitons, les pentes abruptes et dénudées.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

A la tombée de la nuit, les défilés du VAR et de la MESCLA prennent un aspect lugubre.

SAINT SAUVEUR, PONT DE PAULE, ISOLA. Enfin en pleine nuit nous nous arrêtons. Heureusement la lune éclaire vaguement la file de camions immobiles. Il fait froid nous sommes à 900 mètres d'altitude, et sitôt descendus nous inspectons les abords. Plus haut, quelques maisons aux toits de chaume s'étagent sur une pente, ce doit être LA BLACHE. Sur le talus de la route nous attendons qu'on nous désigne *notre "Home"*.

Nous y voici c'est le dernier vers le haut : une étable délabrée qui sent le crottin. Nous allumons la bougie qui éclaire un sol battu recouvert de vieilles bouses mélangées à du foin, des toiles d'araignées recouvrent les poutres et les mangeoires. C'est là que nous allons passer la nuit et sans plus attendre nous préparons notre lit.

A l'étage au-dessus ceux qui ont préféré le fenil font pleuvoir un nuage de poussière au travers des planches. Nous nous couchons tout habillés car nous sommes en première ligne, la montagne étant notre protection.

Nous n'avons pas seulement le temps de fermer les yeux que le lieutenant arrive tout excité :

"Les nouvelles sont bonnes les enfants, les boches sont en train de déménager et sont à une dizaine de kilomètres, il faut partir tout de suite pour essayer de reprendre et de garder le contact, à la radio on parle d'une capitulation prochaine".

Tout cela nous électrise et chasse d'un coup le sommeil, l'idée d'une poursuite à travers la montagne nous remplit d'ardeur ; pour le moment Jules n'a besoin que d'un groupe, celui de déminage, le mien, pour le mettre à la disposition de la 7^{ème} compagnie qui part vers minuit. Plus question de dormir, nous nous levons et plions bagage. Jules nous donne les explications pour retrouver la 7^{ème} qui est trois km plus bas sur le bord de la route.



En tête de sa section le cdt Delaunay, 7e Cie du BM XI
Source :: A.D.F.L.



26 AVRIL 1945

LES PREMIERES MAISONS D'ISOLA

Jean TREMEAU, B.M. XI

Nous voici dirigés par GABRIELLI, armés de pied en cap sur la route d'ISOLA, longeant la TINEE ; LAFFORGUE est là, POIROT, CHAVANIS, BOUILLET, et un type de Rouen, LE DORE, sans autre arme que l'appareil à déminer (*appelé poêle à frire*) qu'il porte sur le dos comme une pelle. Sans autres renseignements que les vagues instructions de Jules nous avançons dans une obscurité quasi complète car le ciel roule de gros nuages.

Après une heure de marche nous nous apercevons que nous sommes allés trop loin, nous n'avons rien vu sur la route ; les premières maisons d'ISOLA sont là ; il nous faut revenir sur nos pas, cela n'a rien d'amusant et il se met à pleuvoir ; la route luit légèrement et la TINEE gronde en bas ; aucune lumière, aucun bruit humain, on ne dirait guère que tout un bataillon est là, prêt à prendre l'offensive. Enfin nous tombons sur une jeep et tout un tas de matériel, mais personne. (...)

Nous comprenons maintenant, notre 7^{ème} est devant à une ou deux heures d'avance sur nous ; elle s'est enfoncée dans la montagne on ne sait où.

Nous nous mettons en route en direction d'ISOLA, inspectant le côté gauche et cherchant des traces dans la boue, mais jusqu'à ISOLA, rien de certain.

Le jour arrive en même temps que nous au village aux maisons crasseuses et entassées les unes sur les autres ; quelques civils au parler italien se lèvent à peine. On aperçoit sur la place quelques Légionnaires, ils ne savent pas grand-chose.

Enfin, nous décidons d'emprunter le chemin qui longe le GIASTIGLIONE, large et empierré, praticable en jeep. Il est désert mais nous semble le bon car des boîtes de conserve américaines nous renseignent déjà suffisamment.



*Verrou fortifié au bout de la vallée de Giastiglione
après Isola village - Source : A.D.F.L.*

Au bout d'une heure de montée nous croisons une troupe du Génie occupée à établir un pont sur le torrent pour remplacer l'ancien pont détruit. Ils ont bien vu passer notre 7^{ème} mais nous renseignent mal et, trompés par les nombreuses traces de mulets et d'hommes, nous allons suivre la Légion.

La pente est forte et LAFFORGUE qui voit la montagne pour la première fois ne peut s'expliquer qu'on puisse y aller par plaisir. Le chemin s'élève sans arrêt traversant des ruisseaux, des éboulis ; tout autour des sommets se dressent.

Vers 2.000 mètres nous arrivons sur une sorte d'alpage au-dessous d'un col, il y a quelques chalets et nous apercevons une colonne de mulets et d'hommes, toujours la Légion. Ce n'est pas la bonne route ; GABRIELLI ordonne le demi-tour jusqu'au dernier pont, il nous faut dévaler ce que nous avons grimpé !

Enfin le bon chemin doit longer le GIASTIGLIONE et serpente dans les mélèzes et les épicéas ; un pont de pierre gardé par une maison, un blason une inscription en italien, c'est ici la frontière.

Nous entrons en Italie sans plus d'hésitation et avec l'espoir que tout ce versant redeviendra français. Le chemin est barré d'arbres, il y a quelques mines non piégées, nous désamorçons une grenade à manche reliée à un fil tendu au travers du chemin. Il est plus de midi lorsque nous apercevons en haut, barrant la vallée une série de fortifications imposantes.

Sans être très surs de retrouver les nôtres là-bas nous continuons à plein découvert, ce serait une mauvaise farce si elles étaient toujours occupées par les Allemands ou les Italiens, mais comme aucune réaction ne se fait sentir et que tout est calme nous ne nous en faisons pas outre mesure ; et enfin nous apercevons des hommes de chez nous ; nous y sommes.

Le rocher est creusé de partout, des coupoles de béton s'étagent et balayent tous azimut. Derrière, les casernes : elles ne semblent pas complètement achevées et cela sent le béton frais, le moisi, l'humidité, l'abandon et la débâcle. Des vivres sont entassés nous ouvrons quelques boîtes que nous mangeons avec des biscuits à l'anis durs comme plâtre, la viande glacée n'a rien d'agréable. Par dérision nous urinons dans des casques italiens abandonnés.

Nous allons voir le Capitaine PARISON qui inspecte avec ses jumelles le versant italien et nous lui expliquons notre aventure. Il se moque un peu de nous et nous colle la corvée de déminer les barbelés posés sur la route et de démolir le mur de pierre qui forme chicane à l'entrée du fort.

GABRIELLI décroche les quelques grenades suspendues aux barbelés pendant que nous les coupons. Sous une pluie fine et froide nous démolissons un mur de pierres sèches, cela nous réchauffe, car pour nous loger nous n'aurons qu'une casemate glaciale et pleine d'ordures.

Pour terminer notre travail je pars à la recherche d'une pelle dans le cantonnement de la 7^{ème} Cie. Ils se sont étendus sur les bat-flanc à la place des boches encore là hier, ils ont allumé les poêles et font sécher leurs habits. Je passe de chambre en chambre à la recherche de mon outil lorsqu'une forte explosion ébranle le bâtiment suivie d'un nuage de poussière et de fumée.

Les hommes présents sont abasourdis, deux d'entre eux sont blessés. Un poêle vient d'exploser, le tuyau miné par une grenade. Je quitte les lieux sans chercher plus, je me sens plus en sécurité dehors.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Les autres éteignent le poêle en vitesse et GABRIELLI venu pour inspecter en retire encore des bandes de mitrailleuse et des grenades. Les deux blessés sont bien touchés, l'un à la face et les yeux bandés d'un pansement déjà sanglant et l'autre, étendu sur un brancard, ne bouge pas.

Nous devons repartir car d'Allemands, nous n'en voyons toujours pas, il n'y a pas longtemps qu'ils sont partis, d'ailleurs la Légion, elle aussi, avance et nous n'avons pas envie de nous faire devancer. Maintenant nous avons une véritable route ou peu s'en faut, elle serpente en lacets le long de la rivière, les passages en encorbellement ont été minés mais ils n'ont pas eu le temps ou les moyens de les faire sauter ; nous voyons les fourreaux en bois bourrés de pains de trois kilos d'explosifs. Avec un détonateur, toute la route part dans la pente. En longues files indiennes nous avançons à travers bois et rochers.

Il repleut, puis c'est la neige, le temps devient glacial ; un vent aigre souffle des sommets et nous pousse la neige dans le visage. Nous sommes presque en tête car la section que nous doublons s'est mise en batterie. Le paysage est devenu tout blanc, les flocons sont plus serrés et les hommes eux-mêmes blanchissent et peinent dans la tourmente ; au loin nous apercevons des baraques et une église, elles semblent juchées sur un col, encore loin mais nous nous dirigeons sur elles et avons bon espoir de nous réchauffer à leur abri.



Les hommes du B.M. XI sur le front italien
Source : Musée de la Résistance d'Auxerre



Ouvrage italien d'Isola
Source : fortifications.pagesperso-orange.fr

Nous y sommes il faut se méfier des mines, mais il fait si froid que plus rien ne nous fait peur ; nous entrons dans une grange cimentée avec peu de fumier heureusement, les tuiles sont un abri suffisant malgré les courants d'air ; il y a du bois, nous avons vite fait à nous tous d'allumer une feu d'enfer au risque d'enflammer les poutres. Nous nous déshabillons presque entièrement et entreprenons de faire sécher les différentes couches une à une, les chemises fument sur les dos qui sentent la forte chaleur les envahir. Pendant ce temps, de l'eau que je suis allé chercher dans un casque italien abandonné, chante gaiement en attendant le nescafé et le sucre ; la fatigue, le froid ont disparu. Nous mangeons tout en blaguant et nous installons comme si nous devions passer la nuit ici.

La fumée nous pique bien aux yeux et par moment c'est intenable, par la porte il passe un courant d'air glacial mais nous avons du répit et tout va bien. Nous oublions totalement l'ennemi qui pourrait bien nous surprendre, l'homme de garde chargé de surveiller la montagne n'y met qu'un zèle bien faible. Notre feu a attiré comme des papillons de nuit les pauvres bougres qui arrivent encore transis et mouillés comme nous tout à l'heure ; il y a un tel fouillis de capotes, d'armes de casques que nous n'arrivons plus à nous y reconnaître, sans cesse il faut céder sa place à de plus malheureux et nous n'avons qu'une infime part de la bonne chaleur.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Mais nous n'allons pas coucher là : Il faut à nouveau repartir. Retrouver tout le harnachement n'est pas une mince affaire, j'ai bien failli ne pas récupérer mon casque. Nous voici à nouveau sur la route avec de la neige jusqu'aux chevilles dans la tourmente qui continue aussi fort. Le père aumônier qui nous a rejoints fait la route avec nous et nous attaquons la forte pente qui va nous mener au col de la LOMBARDA.

La route fait de nombreux lacets mais, ensevelis sous la neige, ils ne se laissent pas percevoir. Seuls quelques murs de soutènement font apparaître le trajet à suivre. Cette fois, nous sommes dans les tout premiers et il faut faire la trace en neige profonde. A gauche et à droite les coupoles des forts, perchés à flanc de montagne jusque sous les sommets, nous menacent de leurs ouvertures, mais sont aussi inoffensifs que les rochers alentours : ils sont vides. Seule la nature nous est hostile et essaye de nous interdire l'accès du col ; les souliers glissent, certains tombent dans la poudreuse, nous nous élevons insensiblement, le village bien en dessous de nous.

De là nous pouvons voir les longues théories des compagnies qui montent entre les forts et le village. Les mulets, les hommes, tranchent en noir sur blanc. Nous sommes à la tombée de la nuit, les baraquements du col se dessinent enfin, nous sommes à 2.400 mètres enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, et sous un froid perçant.

Nous foulons victorieusement le col, la ligne de partage des eaux : d'un côté c'est la France que nous quittons, de l'autre, c'est la vallée italienne qui s'enfonce vers les villages étrangers et que demain nous allons traverser.



Les pionniers au col de la Lombarde dans la neige
Crédit photo : Jean Trémeau

La hâte de dévaler nous prend, comme des vautours nous allons pouvoir fondre sur les plaines, fouler le sol ennemi en vainqueurs ; nous sommes tous pris par cette soif de conquête, l'instinct du soudard se réveille en nous et comme nous n'avons plus rien à manger nous nous promettons demain d'égorger les poulets, de réquisitionner les fromages et les œufs, à notre tour d'être les vainqueurs.

Pour l'instant nous avons faim et froid, nous ne trouvons que du bois mouillé dans une baraque éventrée ; un officier allemand blessé vient d'être découvert dans la neige, il a été abandonné par ses camarades et nous ne savons pas pourquoi.



Refuge des Alpini au col della Lombarda
où une section du B.M. XI passa la nuit le 27 avril 1945
Crédit photo : A.D.F.L.

Nous avons du mal à allumer un feu et dans notre baraque au plafond bas, la fumée est intolérable même la porte grande ouverte. Nous sommes une quinzaine avec un officier et des sous-officiers, nous mangeons le peu qui nous reste et déployons des couvertures mouillées qui demain seront raidies par le gel.

La nuit a été terrible et le froid intolérable, heureusement elle n'a duré que quatre heures car nous n'attendons pas le jour pour repartir... ».

Jean TREMEAU

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



INSTANTANES

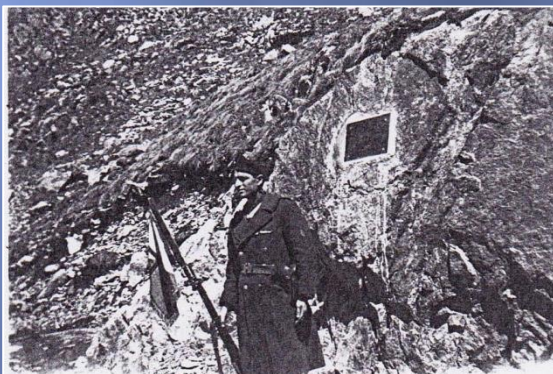
PASSAGE DU COL DE LA LOMBARDE



Piquet d'honneur ayant participé à l'apposition de la plaque Le B.M. XI au Col della Lombarda - x - Jean FASQUELLE, 1^{ère} section Sergent chef PERRIER, SME - sergent Joseph SHOEMAN, 2^{ème} section et soldat MORIN.
Crédit photo : A.D.F.L.



Crédit photo : E.C.P.A.D.



Inauguration de la plaque commémorative du franchissement du col de la Lombarda par le B.M. XI
Sergent SCHOEMAN, 2^{ème} section Mochel
Crédit photo : A.D.F.L.



Pèlerinage à la Lombarde - Crédit photo : Wladislas Picuira



Plaque commémorative du passage du B.M. XI
Source : Nicerendez-vous.com

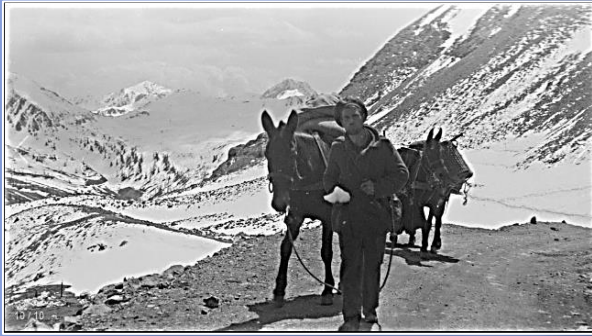


Le général Saint Hillier devant la première plaque de la Lombarde
Crédit photo : Wladislas Picuira

27 AVRIL 1945

NOS PREMIERS ITALIENS

Jean TREMEAU, B.M. XI



« C'est aujourd'hui, que nous allons voir nos premiers italiens. Malgré la fatigue mal effacée, nous ne totalisons que quatre heures de sommeil sur les deux dernières nuits, nous nous apprêtons à partir avec joie, quels événements va nous réserver cette journée qui va se lever magnifique et sans nuage maintenant ?. L'Est rosit déjà, nous voyons assez clair pour trouver notre chemin. Nous sommes complètement en tête du bataillon, nous nous relayons pour faire la trace, nous ne trouvons plus de route et c'est au hasard que nous progressons vers le bas de la vallée sombre et brumeuse que le regard prend en enfilade. Par endroit le leader s'enfonce profondément dans la neige et n'en ressort qu'avec difficulté, les pieds tordent dans les trous des prédécesseurs, mais nous perdons de la hauteur et maintenant la route perce par endroits, le soleil éclaire les sommets et gagne du terrain. Maintenant nous avons presque une bonne route et continuons la marche colonne par un avec distance car il faut rester prudents bien que nous oublions par moments l'état de guerre et notre position avancée en terre inconnue. Quoique dans un cadre splendide de montagne, un peu triste, la marche finit par être monotone et nous voudrions en avoir fini avec ces rochers, ces torrents, cette neige. Maintenant le soleil est chaud, nous retrouvons les arbres et la végétation ; nous sommes en plein printemps ; des chalets d'alpage s'étagent à droite et à gauche certains sont en ruines : histoire de maquis comme chez nous.

Avant un dernier raidillon au-dessus de la vallée de la STURA qu'emprunte la route du col de LARCHE (qui mène au-delà à BRIANCON) nous apercevons enfin les premiers humains.

Des montagnards, hommes et femmes, sont au bord de la route et nous regardent passer sans rien dire, mais sans montrer beaucoup de curiosité, comme un peu abrutis. Nous les regardons aussi mais à peine, on ne sent passer aucune sympathie.

Le village (PRATOLONGO ?) s'étale en bas contre la dernière pente. Nous nous arrêtons au bord d'un champ sur l'herbe en attendant qu'on nous loge dans les granges ; nous sommes affamés et les plus débrouillards partent déjà en chasse. L'un d'entre nous pique un plat ventre sur une poule qui lui échappe, il s'aperçoit alors que la propriétaire est derrière lui, sans rien dire, mais cela lui coupe son deuxième élan. D'autres ont trouvé à boire du vin mais le trouvent trop cher et payent ce qu'ils veulent. Des histoires prennent naissance et les officiers doivent mettre un planton devant le tonneau.

La faim nous tenaille toujours et sitôt arrivés dans la grange dans une rue boueuse et étroite (comme toutes les autres d'ailleurs), CHAVANIS se met en chasse.

Avec son flair habituel il pénètre chez une femme qui raccommode son linge, et sans pouvoir arriver à se comprendre, il ouvre un placard et saisit un superbe fromage de brebis d'au moins deux kilos, signe un bon de réquisition sur un morceau de papier gros comme un timbre, prend une chemise dans la panier à linge pour l'envelopper, et part avec son butin qu'il nous apporte incontinent. Il nous faut maintenant du pain que nous arrivons à cueillir à la sortie d'un four brûlant et fumant. Etendus dans la paille fraîche, bien au chaud, nous savourons à cinq ce fromage qui pique le palais mais qui disparaît avec rapidité. Il n'en reste plus que des miettes éparses dans la paille et la chemise de notre italienne toute grasseuse.

Ce léger repas nous a mis en forme et nous sommes prêts à aller à la popote organisée au café par les officiers et quelques volontaires cuisiniers.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Avant d'y aller nous nous étions entendus, toujours grâce à CHAVANIS, avec des italiennes pour nous faire un souper dans une ferme en contrebas de chez nous. Nous engloutissons d'abord au café le poulet au riz, repas exquis ou le vin et les alcools ne manquent pas et ensuite retournons chez notre hôtesse qui nous attendait avec ses grands bols de lait et ses œufs sur le plat.

Nous sommes dans une cuisine sombre, chauffée par un feu de cheminée qui sert à cuire notre repas ; et nous sympathisons avec nos hôtes bien que nous ne puissions guère communiquer. En sortant nous sommes mieux que rassasiés et le sommeil s'abat sur nous comme du plomb. Déchaussés nous nous enroulons dans nos couvertures et... dormons.

Le pauvre GABRIELLI, il avait la responsabilité de notre groupe, a reçu du Commandant l'ordre de remonter au col peu après notre arrivée ; il est reparti bravement sans rechigner.

Le restant des pionniers était arrivé dans la soirée avec Jules LE MIERE. Ils en ont vu de toutes les couleurs avec les mulets enfoncés dans la neige et qu'il fallait débâter et porter les charges.



G.M.C. et colonne muletière « Royal Brel Corps » sur la route Isola- Vinadio par le col de la Lombarde - Crédit photo : Ecpad

Un nouveau jour s'est levé. PRATOLONGO est en effervescence, des maquisards sont là, nous recevons des instructions pour ne pas les désarmer comme quelques-uns avaient commencé à le faire. Nous nous emparons du stock de ravitaillement allemand et le répartissons entre nous. En me faufilant je réussis à "récupérer" un immense saucisson que je glisse dans ma capote. Nous sommes inondés de bonbons vitaminés, de biscuits de pain noir, tout cela pas très bon et ne valant pas nos rations KS de l'armée américaine. Nous repartons dans la matinée et quittons notre premier village en directions de la vallée. Nous ne sommes plus les premiers, une compagnie a pris la tête de l'avance, un grand ciel bleu illumine notre route.

Nous franchissons la STURA DI DEMONTE avant de prendre la route du col de LARCHE. Le plus ennuyeux est qu'il faut marcher en file indienne non à cause des voitures, il n'y en a pas, mais plutôt par un restant de crainte de précaution d'une attaque qui reste malgré tout encore possible, mais nous n'y croyons plus. Nous sommes tout occupés à observer le territoire italien. Toute la nature est riante, d'un vert frais et neuf, de partout, l'eau ruisselle, les oiseaux chantent.

VINADIO est notre deuxième village. Il est bâti à l'intérieur d'une vieille forteresse semblant dater de Louis XIV ; des fossés des remparts à redans, des murailles sombres et hostiles, il nous faut passer par une porte étroite ».

Jean TREMEAU



10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



DIRECTION BORGIO SAN DALMAZZO

René FESSY, B.M. XI

Le mardi 24 avril débute la retraite générale des troupes allemandes d'Italie.

Le 25 le général DOYEN, commandant du front des Alpes, ordonne l'exécution de la « *manœuvre Pingouin* ».

Le B.M. XI de la 4^{ème} brigade est transporté à ISOLA dans la vallée de la TINÉE.

Le 26, sous la pluie, le 1^{er} B.L.E. suivi des 6^{ème} et 7^{ème} compagnies et des pionniers du B.M. XI prennent la piste muletière qui conduit au col de la LOMBARDE à 2.350 m. d'altitude. Je mène une brêle (*mulet*) surchargée.

Très vite la neige a remplacé la pluie et au lever du jour à l'approche du col nous devons ôter le chargement des brêles, et lui faire passer le col sur des traîneaux de branchages. C'est seulement dans l'après-midi, sous une tempête de neige, que nous commençons la descente vers la vallée de la STURA.

Le 28 tout change avec le soleil et l'accueil des italiens dans des villages pavoisés.

Le soir nous sommes à DEMONTE dans une caserne désertée.

Le 29, plus que 17 km pour BORGIO SAN DALMAZZO d'où nous espérons, une fois motorisés, partir en direction de l'Autriche. Nous y arrivons en même temps que le message qui ordonne de stopper l'opération et de ne pas dépasser BORGIO !

Avec une immense déception reste la satisfaction d'un exploit sportif.

Le 8 mai, morne journée à BORGIO...

René FESSY

le 13 mai 2012



Sergent-chef Perrier en tête de sa section à Borgo San Dalmazzo
Crédit photo : A.D.F.L.



28 avril 1945 vers 18h - Entrée dans Borgo San Dalmazzo de la 1^{ère} section de la 7^{ème} Cie du B.M. XI
Adjudant chef CRUCIANI
Crédit photo : A.D.F.L.



28 avril 1945 vers 18h 30
Sergent-chef Auguste, Adjudant chef CRUCIANI
Au fond, la population autour de la 1^{ère} section
Crédit photo : A.D.F.L.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



INSTANTANES

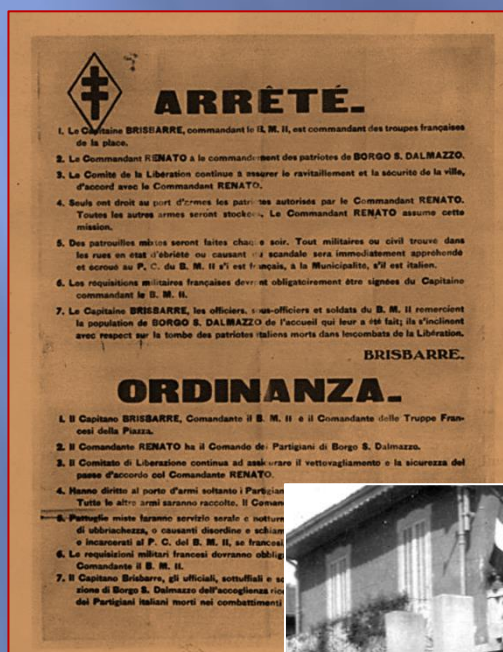
LE B.M. XI S'ARRETE A BORGO SAN DALMAZZO



Borgo 27 avril 45 - Officiers et soldats de la 6e compagnie du B.M. XI - C.P. : Elie Château



Borgo 28 avril 45 - Sergent GALANTE, caporal MALVILLE et le reste de la Section - Source : A.D.F.L.



Le B.M. XI reçoit l'ordre de ne pas dépasser Borgo San Dalmazzo



Borgo Mai 1945 - 1 - Jorrot - 3 - Maréchal
7 - Thibaut - 8 - Lenoir - 9 - Fessy
Col. René Fessy

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



DE LA NEIGE JUSQU'AUX GENOUX

Albert PIVETTE, B.I.M.P.

« Le 14 avril, nous revenons à LEVENS pour réorganisation. Nous y restons jusqu'au 27 avril et nous reprenons la route des ALPES en suivant la vallée de la TINEE. Nous cantonnons à ISOLA. (...)

Le 28 avril au matin, je pars à bord d'une Jeep pour préparer le cantonnement de la compagnie qui entreprend à pied la montée vers le col de la LOMBARDE et qui doit passer la nuit au camp de BARRACCHE (aujourd'hui ISOLA 2000), en territoire italien.



28 avril 1945 – Baracche de Giastiglione
Source : Fonds Albert Pivette

Ce camp, composé de quelques baraques en bois, utilisé précédemment par l'armée italienne, était abandonné dans un état de saleté incroyable. Arrivé sur place, j'entreprends le nettoyage, du moins l'espace indispensable pour que la compagnie puisse y passer la nuit.

Quand, dans la soirée, la compagnie arrive, exténuée par l'ascension, le nettoyage est terminé. La nuit venue, pour se réchauffer car le froid est vif à cette altitude, et un dépôt de bois ayant été découvert, un brasier monstre, digne des plus beaux feux de la Saint-Jean, est allumé.

Le lendemain matin, 29 avril, nous reprenons l'ascension du col que nous atteignons. Surprise. Alors que le versant côté France est sans neige, le versant italien en est recouvert d'une épaisseur impressionnante. C'est alors la descente avec de la neige presque jusqu'aux genoux.

Nous atteignons la VALLEE DE LA STURA, affluent du Po, que nous suivons, direction TURIN.



29 avril 1945
Descente dans la vallée de la Stura
Source : Fonds Albert Pivette

D'ennemis, il n'y en a plus, c'est pour lui la retraite générale et nous n'en reverrons plus.

Il était prévu dans les plans d'atteindre par cette route l'Italie du Nord, le col du Brenner, l'Allemagne du Sud... Peut-être aussi que nous nous bercions d'illusions ?... Par un message lancé d'un avion, le haut commandement donne l'ordre de ne pas dépasser un certain point... Cruelle déception. Rien à faire, l'Allemagne nous reste interdite.

1^{er} mai - Pour la compagnie, l'avance se termine à DEMONTE, bourgade située dans la vallée de la STURA que nous avons suivie et que nous atteignons le 1^{er} mai. Ce sera notre lieu de cantonnement le plus avancé. Nous allons y rester un mois et nous occupons une école.

En ce qui me concerne, je suis logé chez l'habitant, j'ai une chambre chez un docteur qui m'a remis une clef. Je peux rentrer quand il me plait mais il n'y a aucune relation entre nous pendant tout mon séjour. Il est vrai que pour lui peut-être, je suis «l'occupant».

La situation générale évolue très vite et d'un jour à l'autre on attend la signature de la reddition de l'Allemagne ».



1^{er} Mai 1945 - Démolition des barricades à Demonte.
A droite, le capitaine Golfier

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



Pierre OLIVIER (B.I.M.P.), neveu de Paul Reynaud, est le dernier officier tué de la D.F.L., le 29 avril 1945, par l'éclatement d'une mine dans un petit hameau près de Saint-Ama. Transporté à l'antenne chirurgicale d'Isola, il décède au cours de son transfert à l'hôpital de Beaulieu-sur-Mer. Il est inhumé au cimetière du Montparnasse à Paris.

• Compagnon de la Libération - décret du 7 août 1945



ARRIVEE A DEMONTE *Michel HENRY, B.I.M.P.*



Arrivée du B.I.M.P. à Demonte - Fonds Albert Pivette

« Quelques jours après, nous quittons définitivement LEVENS. Nos véhicules nous transportent dans la superbe vallée de la TINEE jusqu'au point extrême de la route carrossable pour nos *Dodges 6/6* et *G.M.C.*. Après avoir passé la nuit dans un couvent, au rassemblement du matin, nous apprenons que nous allons laisser l'armement lourd et nos sacs marins dans les voitures et, à l'exemple de nos grands anciens, les volontaires de l'An II du Général Serrurier, nous allons entreprendre le franchissement des Alpes par le col de la LOMBARDE.

Nous empruntons un large chemin de transhumance, le paysage est grandiose ; sur notre gauche, nous apercevons le hameau d'ISOLA. L'ordre serré est progressivement abandonné et les hommes se dispersent sur une centaine de mètres, des petits groupes se forment au gré des affinités.

Soudain, un bruit d'explosion nous surprend, fumée, projection de cailloux et de terre.

Un hasard tragique a fait que Jean NOYER qui cheminait à côté de RUFF (*notre Alsacien évadé de sa province pour échapper à l'enrôlement dans la Wehrmacht*) a posé son pied sur une mine qui a échappé à la vigilance de nos sapeurs-démineurs.

Sa jambe laisse apparaître une fracture ouverte et son genou semble salement abîmé.

Après une piqûre de morphine, les brancardiers accourus le redescendent au village. Notre poète camarguais sera amputé.

Le 8 mai 1945 nous trouvera dans un minable village du Piémont : DEMONTE.

A part l'exubérance de nos voisins italiens, je n'ai pas le souvenir que l'annonce de la capitulation de l'Allemagne nazie fut accueillie par une joie délirante ».



Demonte - Fonds Robert Polvet

Bien évidemment, nous nous réjouissons de la fin du cauchemar dans lequel nous avait plongé la folie hitlérienne. Nous étions seuls, entre nous, loin des pompes et des fastes du lac de Constance avec, en nous, le sentiment amer d'avoir été frustrés et déjà oubliés.

Les restes de nos camarades sont aujourd'hui au mausolée nécropole de l'ESCARENE. Il fut inauguré en 1962 par le Général de Gaulle ».

7 MAI 1945

LES CLOCHES DE VINADIO

Michel THIBAUT, B.I.M.P.



« La fin du mois d'avril approche. Un matin nous sommes réunis sur la place du village : on nous annonce que nous devons préparer nos paquetages, départ sous peu pour l'Italie. Nous montons dans les camions, direction l'Italie.

Arrêt à SAINT-ETIENNE DE TINEE. La neige se met à tomber, nous passons la nuit sous la tente, c'est le 1^{er} Mai. Tout est blanc mais il ne fait pas froid.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

27 Avril- 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 à Menton -

Enfin nous arrivons à VINADIO où nous débarquons : direction le Fort de VINADIO où nous trouvons des paillasses neuves et de la paille. Nous les remplissons et nous nous installons dans les chambrées pour y passer le reste de la nuit.



Le fort de Vinadio - Source : bdtorino.eu

Le lendemain matin, on nous apprend que l'Armistice a été signé à REIMS, les Allemands se sont rendus sans condition.

La joie éclate sur tous nos visages. Nous avons quartier libre. Nous retournons dans nos piaules, prenons nos grenades que nous allons faire éclater dans les douves autour du Fort. Tout le monde est déchainé, nous tirons des salves de fusils, il en résulte un bruit infernal. Nous sortons et dévalons dans les rues de la ville en poussant des cris de joie et en chantant.

Du fossé qui se trouve près de la place, nous ressortons un canon de 88 ainsi que son caisson rempli d'obus, que les Allemands avaient abandonné. Nous le mettons en place, face à la montagne. Nous tirons plusieurs obus et des habitants viennent récupérer les douilles en cuivre. Le tenancier du café qui se trouve place de la mairie vient nous inviter pour déguster de bonnes bouteilles pour fêter la fin de la guerre.

Nous retournons au canon pour tirer quelques salves, quand tout à coup une jeep arrive, un officier de chez nous en descend et nous sommes priés d'arrêter de suite.

Nous n'avions pas vu que la bêche d'ancrage de la pièce s'était enfoncée, nos obus passaient

au-dessus de la colline et explosaient tout prêt d'un village de l'autre côté.

Après, nous décidons d'aller faire sonner les cloches de l'église à toute volée.

Au faite du clocher se trouve un clocheton que l'on appelle campanile, avec une petite cloche à l'intérieur. Il a l'air assez vétuste mais nous n'y prenons pas garde.

Nous y accédons à l'aide d'une trappe au bout d'une échelle quand arrive tout essoufflé un prêtre qui nous fait signe de redescendre avec de grands gestes. Nous lui obéissons, nous sommes à peine au milieu de l'église que se produit un grand fracas accompagné d'un énorme nuage de poussière.

C'était le clocheton qui s'était écroulé. Sans l'intervention de ce brave curé, je ne sais ce qui se serait passé. Grâce à lui nous avons eu beaucoup de chance ...

Alors, nous décidons de nous calmer. Nous avons quand même bien fêté l'armistice.



Vinadio - Source : e-bay.it

Plusieurs jours après, je suis appelé au P.C. de la compagnie avec plusieurs camarades.

C'est pour nous annoncer que nous partons pour NICE, puis chez nous en permission de détente mais par nos propres moyens, ce que nous ne manquons pas de faire.

Deux jours après nous sommes à Paris et puis je retrouve mon village, personne ne nous attend, mais quelle joie ! ».

Michel Thibaut, pointeur au mortier de 60 mm
Octobre 2012



DEUX ANECDOTES

Michel THIBAUT, B.I.M.P.

Une promenade sur la STURA en canot pneumatique allemand...



La Stura - Source : allersretours.com

« C'est dimanche : quartier libre.

Pour nous distraire, accompagné de notre lieutenant, nous décidons, de faire en canoë la descente du torrent, la STURA, qui est très rapide, étant donné la fonte des neiges. Nous nous installons à quatre dans l'embarcation, munis de pagaies et c'est parti. Nous descendons à vive allure, emportés par le courant. Nous sommes montés assez haut, dans la montagne avec la jeep. Le voyage est assez long mais très agréable, l'eau en descendant bouillonne autour de nous. Rapidement, nous descendons vers le village.

Soudain, catastrophe, le canot se renverse au milieu des flots. Nous nous retrouvons au milieu du torrent, arrêtés par un câble qui est en travers attaché sur les deux rives, tendu par des individus mal intentionnés. Par qui ?...

Nous ne l'avons jamais su, sans doute par des partisans de Mussolini. Nous nous accrochons à un rocher avec beaucoup de mal. Nous arrivons à sortir du torrent trempés comme des canards et glacés. Les autres « copains » nous suivent de la rive : c'est là que nous comprenons que nous n'avons pas que des amis dans la région, qu'il ne faut surtout ne pas se promener dans le secteur. Nous sommes quittes pour une bonne douche. Ce qui nous a sauvé c'est que tout le monde sait nager et que personne n'a paniqué ».

Vinadio, mai 1945 : les manœuvres dans la prairie

« Tous les matins, après le rassemblement, nous allons faire des exercices et de la gymnastique dans la prairie qui se trouve en dessous du village, le long de la rivière, plutôt du torrent.

Nous formons les faisceaux toujours à la même place. Après une course à pied, nous déjeunons dans l'herbe. Repas bien mérité.

Tout à coup, nous entendons un bruit qui vient du ciel. Nous levons la tête en direction du bruit et nous apercevons dans le ciel un câble tendu d'une montagne à l'autre. Accroché en dessous de ce câble un gros tas de bûches qui s'en détache et tombe sur nos faisceaux. Le système avait été bien prévu, le tas de bûches vient de s'abattre sur nos armes, les écrasant et les rendant pratiquement inutilisables. Le coup avait bien été préparé et calculé.

Nous rentrons penauds au Fort. Cette mauvaise farce a mis fin à nos manœuvres dans la prairie.

Le lendemain, une patrouille est organisée, aucune preuve ni traces sont découvertes. Nous décidons de faire une fouille chez l'épicier, celui-ci vendait aux soldats marchandises et victuailles, hors de prix, 5 francs l'œuf par exemple. Sa caisse d'œufs est écrasée sur place, sa marchandise est ramenée au Fort par la patrouille. L'épicier est enfermé dans une cellule du Fort sous bonne surveillance. Je n'ai pas eu le plaisir ni l'occasion de savoir ce qu'il lui est arrivé. »



Vinadio - Source : bdtorino.eu

ACCUEIL CHALEUREUX A ROBILANTE

Jean HUITOREL, C.C.I. 4

« Nous étions dans l'attente de faire mouvement vers le front et, le soir venu, nous nous aperçûmes de sa disparition. Nous partîmes à deux ou trois à sa recherche... Il était adossé à un arbre, prostré... Quand il nous vit, il prononça ces quelques mots : "...tous défalqués, même ma p'tite sœur..." Il nous tendit la lettre de sa marraine.

Toute sa famille, qui habitait Le Havre, avait péri sous les bombardements de la ville... De ce malheur, Adrien aura du mal à se remettre...

A ce moment, je reçus un ordre de route pour une permission. La Division était engagée au Nord de Nice, au pied des montagnes qui marquaient la frontière. Le commandement avait cependant jugé qu'il était possible d'établir des rotations pour des permissions. Nous partîmes quelques-uns, dans un train bondé de voyageurs dont l'intérêt et la sollicitude qu'ils nous témoignaient nous touchaient. Les "civils" nous interrogeaient sur notre parcours et il nous fallait satisfaire leur curiosité.

ISOLA est une petite bourgade au bord de la TINEE, au pied d'un col qui débouche sur l'Italie. C'est à notre compagnie que revint le soin de débayer le col de la LOMBARDE, enneigé, point de passage vers la province de CUNEO. Cette route, qui serpente en courts lacets, était parsemée de nombreux ponts que les Allemands avaient fait sauter. Elle menait à ce qui est maintenant la station Isola 2000, que les coureurs du Tour de France n'auraient jamais pu franchir à cette époque... Route tortueuse, faite de pierraille, encombrée de gros blocs qu'il fallait écarter. Un camion, tractant une pièce d'artillerie, fit un essai : il dut, pour atteindre le sommet du col en plus de trois heures, effectuer 38 décrochages ! C'est dire comme l'opération n'était pas simple!... Nous étions au printemps et il y avait encore beaucoup de neige à 2.000 mètres...

Retrouver mes parents et mes amis de Poullaouen fut une grande joie...

Mais une permission est courte et il me fallut, fin avril, rejoindre la compagnie qui stationnait à ISOLA, où j'appris que le lieutenant LE CALVEZ avait été affecté à la 36e Division d'infanterie et remplacé à la tête de notre section par l'adjudant-chef LARANGE.



René Palaccio, Jean Huitorel et René Mézac

Source : Jean Huitorel

Le 8 mai, au matin, ce fut le départ. A midi, nous étions au col de la LOMBARDE. Les congères étaient toujours là. Ce col n'est pas la voie principale, mais il permet de descendre rapidement vers VINADIO et la plaine du Pô. Courte halte pour le regroupement de la compagnie et, les bornes frontières franchies, nous descendions le versant italien. Nous avions pris place, à quatre, dans une jeep qui dévalait la route, en tête de colonne.

Il était 15 heures, et une radio nous apprit que le général de GAULLE venait de faire une déclaration, à l'Assemblée Nationale, annonçant la fin des hostilités...

C'était la joie... Un pâle soleil revenu, nous roulions dans la poussière, prenant même quelques risques, sans doute inutiles... La roue avant droite de notre jeep heurta une borne kilométrique...

Fusée cassée, dérapage incontrôlable, notre véhicule s'est retourné après avoir glissé dans un petit ravin. Nous sortîmes tous les quatre de la carcasse, moi en me tenant le genou...

Mais, il y avait eu plus de peur que de mal !... La jeep était inutilisable. Nous dûmes chercher refuge dans un camion qui suivait...

En fin d'après-midi, nous arrivions à ROBILANTE, petit village adossé aux Alpes.





René Palaccio et Jean Huitorel à Robilante
Source : Jean Huitorel

La population nous accueillit chaleureusement, de même que les partisans de la brigade "*Giustizia e Liberta*", qui avaient, au prix de lourdes pertes, aidé les Alliés à chasser les derniers Allemands.

Il nous fut donné d'assister aux obsèques d'un jeune résistant, natif du lieu, dans la plus pure tradition italienne : long cortège, catafalque recouvert du drapeau italien, petites filles en aube, orchestre jouant des marches funèbres, pleureuses... C'était, pour nous, un spectacle peu commun et très émouvant...

L'occupation, car nous étions des occupants, se passait bien. Nous n'avions rien d'autre à faire que d'entretenir notre matériel...

La ville la plus proche était CUNEO, très récemment libérée. La population nous racontait comment les Alliés avaient chassé les Allemands, comment les partisans antifascistes avaient réussi à capturer Mussolini et la Petacci, sa maîtresse, au bord du lac de Garde, où Le Duce avait instauré la République de Salò... Le mythe du fascisme s'écroulait...

Heureux les Italiens ? Sans doute !... Mais on sentait chez quelques anciens, une pointe de nostalgie...

Notre séjour fut quand même de courte durée.

Le 3 juin, nous quittions ROBILANTE, heureux de rentrer en France, après avoir reçu du maire, un certificat de "*Bene vivere*" (Bien vivre), preuve que notre conduite avait été appréciée.

Le retour se fit par le col de LARCHE et la vallée de la MAURIENNE, avant de rejoindre la région parisienne... ».

Jean HUITOREL



CARNET DE ROUTE

Raymond SAUTREAU, B.M. 21

3 mai - Départ pour l'Italie par la vallée du VAR, SAINT-SAUVEUR, ISOLA. Passage de la frontière au col de la LOMBARDE à 12 heures. Spectacle très impressionnant, en raison des forts muets et de l'épaisseur de la neige.

Arrêt à VINADIO. L'armée allemande d'Italie du Nord a capitulé cette nuit. Partout les « Boches » ont fait afficher une photo de mon pauvre BAUDIN, lèvres éclatées, dents ébréchées, la face en sang, le calot aplati. « *Le libérateur* » ! Toute la population nous fait fête mais nous sommes consternés. DEMONTE, BORGO SAN DALMAZZO, même accueil, mêmes affiches. Nous sommes soulagés de reprendre la montagne. Installation à ROCCASPARVERA.

4 mai - Accueil mitigé dans notre petit village : sympathie des vieux, jalousie des partisans, il n'y a plus d'autorité municipale, un chef maquisard italien devient responsable civil. Passé commandant de compagnie, je deviens commandant d'armes. Nous nous installons en défensive. Je récupère huit des prisonniers du 19 avril dont les sept de ma section.

5 mai - Toutes les forces ennemies d'Italie se sont rendues mais les Fascistes italiens hantent encore la montagne et harcèlent nos liaisons. Je dois installer un poste contrôle fortifié dans la vallée de la STURA sur la route DEMONTE-CUNEO. En remontant à ROCCASPARVERA nous recevons des coups de feu, le réservoir de ma jeep est crevé !

6 mai - Au-dessus du village, combat de nuit entre Patriotes et Fascistes. Des « *Chemises Noires* » sont faits prisonniers et torturés par les Partisans. J'interdis ces pratiques dans ma garnison et gagne l'estime de tous les civils mais les relations vont se dégrader entre militaires français et Patriotes italiens. Le 10 mai, une de mes sections est attirée dans un guet-apens de nuit et a deux blessés. Le 13 mai, mon poste contrôle est harcelé toute la nuit et un mort inconnu trouvé sur le terrain. Le 20, en plein jour, bagarre rangée entre soldats français et italiens.

2 juin - Arrivée de la 36^{ème} D.I., retour en France le dimanche 3 juin 1945 ».

Sommaire des témoignages

2 - LE B.M. 5 DANS LE MENTONNAIS

Le B.M. 5 ne prit pas part à la Bataille de l'Authion ni au passage épique des Alpes par le Col de la Lombarde. Il tenait en gros la frontière au Nord de MENTON, et, pendant le décrochage Allemand, il occupa VINTIMILLE - où le rejoignit le 22 B.M.N.A. le 25 Avril 1945 - et BORDIGHERA.

Des anciens du B.M. 5 témoignent...

- 27 - Le B.M. 5 à la frontière franco-italienne du 15 mars au 26 avril 1945, général HAUTEFEUILLE
- 30 - La 2^{ème} Compagnie du B.M.5 à Menton, Jean COQUIL
- 33 - Gramondo, 23 avril 1945 : le jeune Pothier, héros obscur, Joseph TOUBOUL
- 34 - La dernière patrouille du B.M. 5, Francis VERON

oooooooooooo

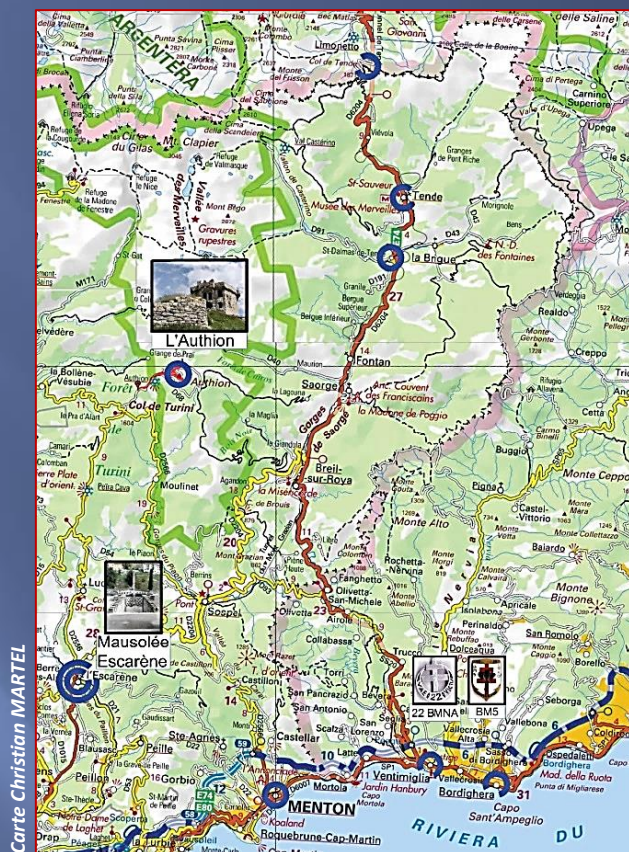
Et enfin, deux derniers témoignages...

Un hommage aux services de santé « Spears » qui soignèrent 1.500 soldats, principalement de la D.F.L., dans la « Rotonde » de Beaulieu-sur-Mer transformée en hôpital.

- 37 - L'Ambulance Hadfield Spears à Beaulieu-sur-Mer, Pierre MERGIER, Santé

Le rattachement des communes de Tende et La Brigue à la France est évoqué par David Klugman.

- 38 - Tende et la Brigue, la nouvelle frontière, David KLUGMAN, Génie



Carte Christian MARTEL



Soldats du Génie près de Menton. Assis de gauche à droite : Tafanelli, Lafont, Barcelo.
Debout à droite : Marcel Partouche
Crédit photo : Marcel Partouche

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

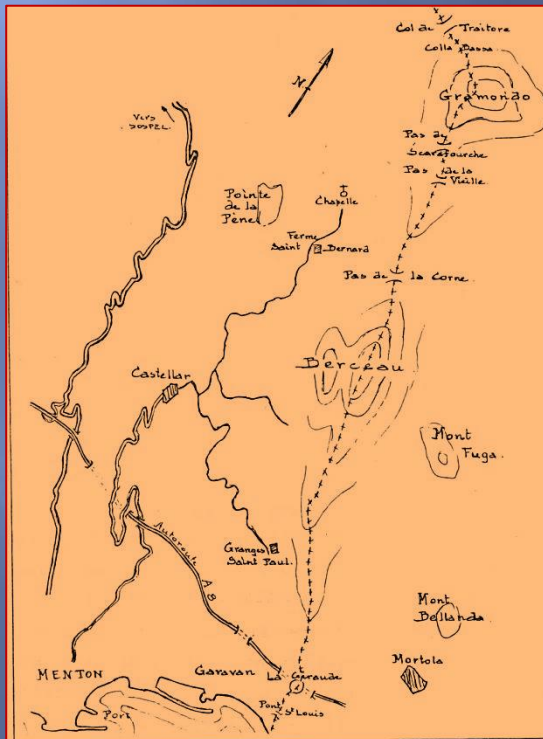
- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Le B.M.5 à la frontière Franco-Italienne du 15 Mars au 26 Avril 1945

*Extraits de l'intervention du général HAUTEFEUILLE
lors de l'inauguration de la plaque commémorative de la
1^{ère} D.F.L. à MENTON en 1997*



Chelles, 24 septembre 1945 - Le général de Gaulle passe en revue le B.M. 5 et salue le Capitaine Hautefeuille



Croquis de la zone d'intervention du B.M. 5 dans le Mentonnais
- Jean Coquil -

« Fin avril, les positions fortifiées de l'Authion étaient entre nos mains, ainsi que TENDE et La BRIGUE. La frontière était franchie au Col de la LOMBARDE et nos éléments avancés étaient à BORGIO SAN DALMAZZO quand notre Haut Commandement décida sur les instances "pressantes" des Américains de les arrêter. Mission accomplie donc... Une mission "Montagne" à laquelle la Division n'était pourtant pas préparée. Une victoire coûteuse...

Revenons-en au B.M. 5 et à la 2^{ème} Batterie qui l'appuyait et à leur zone d'action : le Mentonnais.

Le Bataillon de Marche n° 5 avait été formé au Cameroun au début de 1941, à base de tirailleurs noirs. Il avait pour rejoindre le théâtre des opérations du Moyen Orient traversé toute l'Afrique en camion, tortillard à voie étroite, bateau à roue... Après avoir reçu le baptême du feu à El Alamein en novembre 1942, il avait "fait" depuis toutes les campagnes de la D.F.L., participé à tous ses combats : Tunisie, Italie, Provence, Vosges, Alsace.

Comme la Division, il avait subi des pertes. Dans les Vosges, à l'automne 1944, il lui avait fallu, à regret, renvoyer ses tirailleurs sous des cieux plus cléments. A plusieurs reprises, après chaque bataille, il lui avait fallu reconstituer ses effectifs. C'était maintenant une unité entièrement "blanche".

Les "grands Anciens", ceux du Cameroun, n'y étaient plus que 5 à 10 %. Le reste était constitué par les apports successifs d'A.F.N. (*Pieds Noirs, Corses, Evadés par l'Espagne*), d'Italie (*une compagnie qui venait d'A.O.F.*). Puis étaient ceux venus en masse des Maquis de Provence et du Charolais, de l'Aisne et en dernier lieu d'une Compagnie F.T.P. de Marseille. Sans parler d'un contingent de lycéens parisiens dont trois assistent aujourd'hui à cette cérémonie. Et aussi des engagements individuels comme pour la Division, donc, une diversité extrême dans les origines, mais une cohésion sans faille autour du noyau initial. Les amalgames successifs s'étaient faits sans problème majeur. Et tous portaient avec fierté l'écusson à Croix de Lorraine de la Division. Ils partageaient l'esprit et les idéaux "free french" des Anciens.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

L'axe d'effort principal de la Division était orienté vers le Nord, sur l'Authion, et en direction de Turin. A MENTON, à l'extrême Sud de son flanc droit, la mission dévolue au B.M. 5 et à la 2^{ème} Batterie était secondaire : couverture et renseignements. Elle comportait l'exécution de patrouilles, surtout la nuit, pour déceler en particulier tout décrochage de l'adversaire. Opérations mineures qui n'eurent jamais l'honneur du communiqué, mais que les mines anti-personnel rendaient coûteuses en vies humaines. Et les deux dernières patrouilles, lancées dans la nuit du 24 au 25 avril, alors que l'ennemi avait déjà décroché, furent les plus meurtrières. Ce furent pour le B.M. 5 avant qu'il entre dans VINTIMILLE en cette même journée du 25, ses dernières pertes.

Les plus absurdes, pourrait-on penser, puisqu'il n'y avait plus d'ennemi en face de nous. Capitales en réalité, puisque le Bataillon et surtout la Division savaient, grâce à elles, qu'ils pouvaient entamer la poursuite.

Pour nous, pour leurs camarades de combat, pertes les plus douloureuses, car survenues à la veille de la Victoire, au moment où nous allions - où ils allaient avec nous - après quatre ans de luttes et de dangers, toucher enfin au but. Pertes aussi qui nous lient à MENTON, d'un lien dont les Mentonnais réalisent mal combien il est fort et durable. (...)

C'est dire combien nous touche l'hommage rendu aujourd'hui par la ville de MENTON à la 1^{ère} Division Française Libre et à ses glorieux morts.

Soyez en remercié, vous, Monsieur le Président du Souvenir Français de Menton qui en avez pris l'initiative. Vous, Monsieur le Député-Maire, qui en avez permis, encouragé, soutenu la réalisation. Vous, Maître PASQUINI qui fûtes en un temps Ministre des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre, mais qui étiez surtout et qui restez, pour les Anciens de la 1^{ère} D.F.L., un camarade de combat et un ami.

Vous, enfin, habitants de Menton, qui savez maintenant, et qui comprenez pourquoi nous, anciens de la 1^{ère} D.F.L, sommes attachés, comme vous, à notre cher et beau pays mentonnais ».

Général HAUTEFEUILLE



Plaque inaugurée à Menton, Boulevard Garavan, le 6 septembre 1997 en présence de Me PASQUINI, du général HAUTEFEUILLE et du Compagnon de la Libération Robert BINEAU, (qui commandait la batterie du R.A. qui appuyait Menton)



Crédit photo : CC BY-NC-SA 2.0 - Villa Ispahan



1945 - La 2^{ème} Batterie du 1^{er} R.A. dans le Mentonnais
Au centre, Cdt Albert CHAVANAC - A droite (canne), Lt Jacques ROUMEGUERE - Col. Roumeguere

Pierre HAUTEFEUILLE (1916-1999)



Pierre Hautefeuille est né le 23 juillet 1916 à Paris. Son père était officier de marine.

Après le Baccalauréat, il entre à Saint-Cyr en 1934 (promotion Alexandre 1er de Yougoslavie).

A sa sortie en 1936, le sous-lieutenant Hautefeuille choisit l'Infanterie Coloniale et, à partir de 1937, est affecté en AEF, au Bataillon de Tirailleurs Sénégalais de l'Oubangui-Chari.

En 1938, promu lieutenant, il sert à la 3e Compagnie du Bataillon. Il y remplit des fonctions administratives civiles d'abord comme adjoint au chef de la subdivision de Bouar puis en qualité de chef du Poste de Contrôle Administratif de Baboua.

A la déclaration de guerre, Pierre Hautefeuille rejoint Bouar où il est adjoint au capitaine de Roux, Commandant de la 3ème Compagnie du B.T.O. Avec lui, refusant l'armistice, il rallie la France Libre parmi les premiers le 27 août 1940.

En septembre, il rejoint Bangui pour y prendre le commandement de la 1ère Compagnie du Dépôt de Guerre puis, en décembre 1940, celui de la 6e Compagnie du Bataillon de Marche n°2 (BM 2), à nouveau sous les ordres du commandant de Roux.

Il débarque avec le BM 2 en Egypte avant de participer à la campagne de Syrie puis aux opérations de Police dans l'Euphrate. Versé au 2e Bureau de l'Etat-major du général Koenig en septembre 1941, le capitaine Pierre Hautefeuille est présent à Bir-Hakeim - où il est cité - et à El Alamein.

Avant la fin de la bataille d'El Alamein, en octobre 1942, il est affecté au BM 5 comme commandant de Compagnie et participe, par la suite, à tous les engagements de son unité au sein de la 2e Brigade FFL.

Le 11 mai 1943 en Tunisie, près de Takrouna il mène l'attaque des Djebillats, entraînant sa compagnie sous un bombardement très violent et atteint puis dépasse l'objectif désigné. Blessé au cours du combat, il est cité deux fois.

Après un court passage au service du Chiffre à l'Etat-major du général de Gaulle à Alger en juin 1943, Pierre Hautefeuille regagne son bataillon. Il se distingue de nouveau en Italie le 19 mai 1944 où il force le passage du Rio Forma Quesa avant de prendre, le 20 mai, le Monte Morrone près de Pontecorvo.

Adjoint du commandant du Bataillon à partir de juin 1944, il reçoit la Croix de la libération des mains du Général de Gaulle sur le front des troupes.

Il débarque en Provence en août et prend part à la libération du territoire (Vallée du Rhône, Vosges et Alsace où il est une nouvelle fois cité).

Le capitaine Hautefeuille prend le commandement du BM 5 en décembre 1944 et termine la guerre sur le front des Alpes. Il est promu chef de bataillon en septembre 1945. Servant au Cabinet du général Koenig en Allemagne de 1946 à 1949, puis comme commandant d'un Bataillon à Brazzaville, il est ensuite chef d'Etat-major du Commandant Militaire du Gabon jusqu'en 1952. En service à l'Etat-major de la Zone Stratégique de l'Océan Indien en 1953 et 1954.

Pierre Hautefeuille séjourne en Indochine de 1954 à 1956 comme commandant d'un Bataillon, puis à la Mission de Liaison auprès de la Commission Internationale de Contrôle de l'Armistice.

De nouveau affecté à l'Etat-major de la Zone Stratégique de l'Océan Indien de 1956 à 1958, promu lieutenant-colonel, il suit ensuite les cours de l'Ecole Supérieure de Guerre (1958 à 1960).

De 1960 à 1963, il est cadre au Cours Supérieur Interarmées et y assure notamment la direction du Cycle d'Etudes psychologiques à partir du 1er février 1963

Promu colonel le 1er janvier 1963, Pierre Hautefeuille est attaché militaire à Saint-Domingue et commande un Régiment en Martinique avant d'occuper le poste d'adjoint au général Commandant Supérieur jusqu'en 1966.

Affecté à l'Inspection Générale de la Défense Opérationnelle du Territoire en 1966 et 1967, il est également auditeur du Centre des Hautes Etudes Militaires (CHEM) et à l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale (IHEDN) en 1967 et 1968.

Cadre à l'IHEDN de 1968 à 1971, Pierre Hautefeuille reçoit ses étoiles de général de brigade en mars 1971. Il est admis dans le cadre de réserve en août de la même année.

De 1972 à 1978, le général Hautefeuille est Secrétaire Général de l'Union promotionnelle des Négociants, Entrepreneurs et Fabricants d'Equipements Sanitaires.

Pierre Hautefeuille est décédé le 28 décembre 1999 à la Celle Saint-Cloud dans les Yvelines. Ses obsèques se sont déroulées en l'église de la Sainte Trinité à Paris. Il a été inhumé à Roquebrune Cap Martin dans les Alpes-Maritimes.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 20 novembre 1944

Source et crédit photo : *Ordre de la Libération*



La 2^{ème} COMPAGNIE DU B.M.5 A MENTON

Capitaine Jean COQUIL, B.M. 5

« J'ai conservé un croquis panoramique de la frontière Franco-Italienne au PONT SAINT-LOUIS, croquis exécuté de la Villa du Marquis Rolandi Ricci, sur le Boulevard Garavan. Succédant aux Américains, la 2^{ème} compagnie y avait installé son P.C.

14 Avril - Mort du Sous-Lieutenant Van Parys

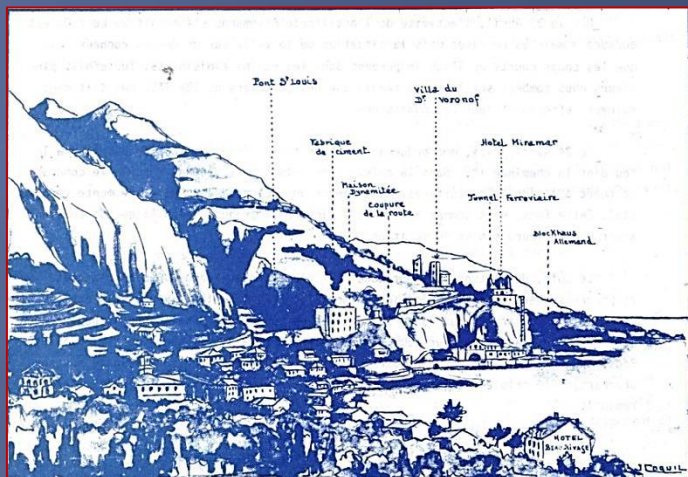
La section VAN PARYS occupait le secteur situé, côté français, en aval du Pont Saint-Louis. Devant elle, côté italien se dressait une grande bâtisse, ancienne fabrique de ciment. Le Lieutenant ayant observé des mouvements suspects à l'intérieur de ce bâtiment, avait effectué une première patrouille de reconnaissance : la fabrique était inoccupée mais certains indices prouvaient que l'ennemi y était venu.

VAN PARYS décida d'y retourner pour dresser une embuscade.

Le 14 Avril à 20h, alors qu'il rassemblait les hommes de la patrouille, il fut atteint par une balle tirée par un "sniper". Il devait mourir deux heures plus tard. Avec lui, disparaissait un officier d'une intelligence et d'une bravoure exceptionnelle.



Bronze d'Etienne de Mayer représentant les frères Jacques et Léo Van Parys, morts au combat durant la Seconde Guerre mondiale. Cimetière de Passy - Source : landrucimetieres.fr



Croquis Jean COQUIL

18 Avril - La "Maison hantée"

Le 18 Avril, le Sous-Lieutenant LASQUELLEC me signale un fait étrange. Un guet posté sur la terrasse d'une villa occupée par un groupe entend des bruits sourds au-dessous de lui. La Villa est construite à cheval sur la berge escarpée du torrent qui passe sous le pont Saint-Louis, si bien que, de la route, on accède au deuxième étage. Au niveau inférieur, une terrasse domine le ravin.

J'accompagne LASQUELLEC. Sous la terrasse, nous pénétrons dans une sorte de cave obscure qui paraît vide. Mais, sur un mur, nos lampes électriques éclairent un dessin fraîchement peint représentant une tête de mort avec deux tibias et une inscription "Minen - Heil Hitler" et c'est signé "Jerry". Nous déplaçons une plaque de marbre appuyée contre le mur, une ouverture apparaît.

"Après vous, mon Capitaine" me dit poliment LASQUELLEC. Pas très rassuré, je m'engage, à quatre pattes, dans l'ouverture qui débouche sur un escalier encombré d'outils : marteaux, barres à mine. Nous découvrons un rouleau de cordon détonnant et des boîtes d'explosif.

L'escalier débouche dans un souterrain voûté, où l'on peut se tenir debout. Pas de doute, les Allemands s'apprêtent à faire sauter la maison.

Je fais évacuer le poste et me rends aussitôt à MENTON pour prévenir le Commandant HAUTEFEUILLE.

La décision est prise. Pour devancer l'ennemi, le Génie va faire sauter la Villa après avoir placé des fumigènes dans l'ouverture de la cave.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Nous espérons que le souffle de l'explosion chassera la fumée et permettra de découvrir les entrées du souterrain.

Le 19 Avril, le Génie place ses charges dans la "maison hantée". Le soir tout est en place. Le guetteur reprend sa faction. Dès qu'il entendra du bruit, il donnera l'alerte et se repliera rapidement. Le lendemain à 7h30, la maison saute dans un grand nuage de fumée et de poussière mais le brouillard matinal empêche de repérer les entrées du souterrain. Nous apprendrons plus tard que ce souterrain servait à la contrebande entre l'Italie et la France. Il débouchait dans les caves de plusieurs immeubles de MENTON. L'explosion a-t-elle fait des victimes ? Nous ne le saurons sans doute jamais.

Dernières patrouilles

Dès le 23 Avril, l'activité de l'artillerie allemande s'intensifie. Le P.C. est encadré à maintes reprises mais la situation de la villa sur un éperon rocheux fait que les coups courts ou longs se perdent dans les ravins avoisinants. Toutefois, plusieurs obus tombent sur la route tandis que des officiers du 18e R.T.S., qui doit nous relever, effectuent leur reconnaissance.

Le 24 Avril, DIZY, mon ordonnance arrive tout affolé "*Mon Capitaine, il y a le feu dans la cheminée !*".

Dans la cuisine des soldats essayent de boucher le conduit de fumée à l'aide de couvertures. Mais dehors une colonne de fumée noire monte vers le ciel. Cette fois, nous sommes bons ! Mais rien ne se produit : les Allemands semblent avoir épuisé leurs stocks de munitions.

Le soir, une patrouille commandée par le Lieutenant YVENOU franchit la crête et progresse vers le village italien de MORTOLA. Dans la nuit, YVENOU fait exploser une mine qui lui arrache un pied. Des équipes de brancardiers se succèdent pour tenter de le ramener, sautant à leur tour sur des mines. FRELAING est tué, DOMISSY, GUILLOT, ROUSSEAU, COMPERE, LAMBERTHOD blessés.

YVENOU qui n'a pas perdu connaissance sur son brancard, a été criblé d'éclats et est couvert de sang. Je suis heureux qu'il s'en soit remis !

Vers 11h30, trois Italiens se présentent au Pont Saint-Louis et nous annoncent que les Allemands ont évacué VINTIMILLE.

Laissant le Commandement au Lieutenant NOYALET mon Adjoint, je pars avec la section du Sous-Lieutenant GUYOT, pour vérifier ces renseignements. PIOZIN nous accompagne avec des téléphonistes qui trainent une énorme bobine de fil, dans une voiture d'enfant. La route côtière étant coupée, nous empruntons des sentiers escarpés, dont certains sont minés. Un petit avion de reconnaissance suit notre progression.

Au moment où nous découvrons VINTIMILLE, il heurte un arbre et tombe, sans dommage pour les deux occupants qui nous rejoignent à pied. Nous entrons dans la ville accueillis avec enthousiasme par la population.

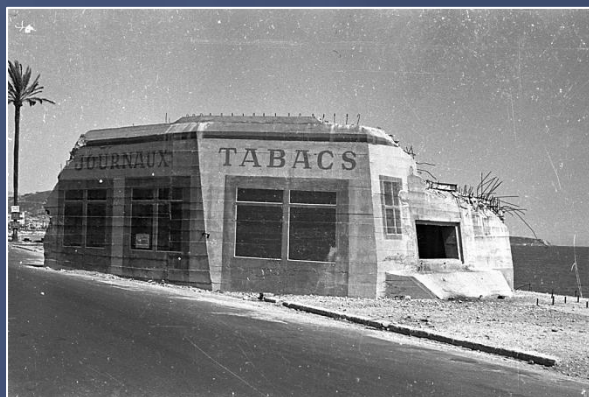
Nous entrons dans le P.C. allemand où un portrait de Mussolini trône au milieu de drapeaux italiens et allemands. Allons-nous pousser jusqu'à BORDIGHERA ?

Hélas notre "*occupation*" de l'Italie sera de courte durée : un ordre nous enjoint de regagner MENTON ce que nous faisons, par voie de mer, dans des barques de pêcheurs.

Le 26 Avril, des camions transportent la Compagnie à GOLFE JUAN.

La guerre est finie pour nous ».

Jean COQUIL



Ouvrage fortifié au-dessus de Menton en 1945 – CP : SCA-Ecpad

Hippolyte PIOZIN (1913-1994)



Hippolyte Piozin, dont le prénom usuel est Frédéric, est né le 19 décembre 1913 à La Tronche (Isère). Pupille de la Nation, il entre, après deux années de préparation au Prytanée militaire de La Flèche, à Saint-Cyr en 1934 (promotion roi Alexandre 1er) et en sort sous-lieutenant, deux ans plus tard.

Affecté en avril 1937 au Bataillon de tirailleurs sénégalais de l'AEF au Moyen-Congo, il est promu lieutenant en octobre 1938. En juillet 1939, il est affecté au Bataillon du Moyen-Congo.

Refusant l'armistice, Hippolyte Piozin s'engage dans les Forces françaises libres le 28 août 1940, au moment du ralliement du Congo à la France libre. Affecté au Bataillon du Pool, il combat au Soudan anglo-égyptien et, en décembre 1941, rejoint le Bataillon de marche n°5 (B.M. 5) au sein de la 2^{ème} Brigade de la 1^{ère} Division française libre. Promu capitaine en mars 1942, il se bat en Egypte, à El Alamein en octobre 1942 dans le cadre de l'offensive de la 8^e Armée britannique avant de prendre part aux opérations de Tunisie. Il est engagé dans les combats de Takrouna-Djebillat où, le 11 mai 1943, il entraîne sa compagnie à l'attaque d'une position fortifiée d'accès très difficile malgré un bombardement ennemi d'une extrême intensité. Avec quelques tirailleurs, il s'empare de la position lorsqu'il est blessé à la face par éclat de grenade sans être évacué.

Hippolyte Piozin, comme officier adjoint du chef de bataillon, combat ensuite en Italie avec la 1^{ère} Division française libre d'avril à juillet 1944 et y reçoit une citation. Il débarque ensuite en Provence le 16 août 1944 et prend part à la libération d'Hyères et de Toulon puis aux opérations de la vallée du Rhône puis des Vosges. En Alsace, où il commande la compagnie lourde du bataillon, il refuse de se laisser évacuer alors qu'il est malade, tenant à commander sa compagnie pour l'attaque de l'Illwald le 23 janvier 1945. Lors des combats du massif de l'Authion (sud des Alpes), il met sur pied deux colonnes qui entrent le 26 avril 1945 dans Vintimille (Italie) ; il termine la guerre à Golfe-Juan où il est légèrement blessé au visage le 8 mai 1945 par des éclats de mortier.

Il choisit de quitter l'armée début 1946 et entre ensuite dans l'administration coloniale au Niger comme adjoint au commandant du cercle de Niamey puis comme chef de la subdivision de Tessaoua. En 1949 et 1950, il est chef de la subdivision de Koulikoro au Soudan.

De retour en France, il s'établit dans le Médoc comme exploitant agricole.

Hippolyte Piozin est décédé le 22 juillet 1994 à Bordeaux.

- Officier de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 2 juin 1943

Crédit photo et source : Ordre de la Libération

Denis THIRIAT (1913-1998)



Denis Thiriat est né le 5 octobre 1913 à Verneuil-sur-Avre dans l'Eure. Après le certificat d'études, il devient ouvrier boulanger. Engagé volontaire dans l'armée en 1932, il sert dans l'Infanterie coloniale, au 2^e Régiment d'Infanterie coloniale (2^e RIC), et passe deux années en service en Chine où il sert comme garde de l'ambassade.

En 1938, il est muté au Congo puis en Oubangui-Chari.

Sous-officier au Tchad au moment de la débâcle, Denis Thiriat prend part, le 26 août 1940, au ralliement du Tchad à la France libre. Affecté au Bataillon de Marche n°1 sous le commandement du capitaine Massu, il prend part à la conquête du Fezzan de décembre 1942 à juin 1943.

De juin 1943 à avril 1944, il se bat en Tunisie après avoir rejoint les rangs du Bataillon de Marche n° 5 (B.M. 5) au sein de la 1^{ère} Division française libre.

Ensuite, c'est le débarquement à Naples, le 21 avril 1944, et les durs combats des lignes "Gustav" et "Hitler". Le 24 mai, l'Adjudant Thiriat se distingue en ramenant dans les lignes françaises le chef de bataillon Langlois, grièvement blessé par des éclats d'obus, ce qui lui vaut une citation à l'ordre de l'armée. Il est lui-même grièvement blessé le lendemain à Monte Marone par des éclats d'obus.

Il rejoint son unité sans même prendre de jours de convalescence et participe au débarquement en Provence le 16 août 1944 à Cavalaire. Il s'illustre au cours de la prise de Toulon quand, le 20 août, il atteint l'un des premiers le Mont Redon, clef de voûte du système défensif allemand au nord de Hyères, faisant de nombreux prisonniers.

Il poursuit les combats avec son unité par la remontée du Rhône, les Vosges, l'Alsace et le Rhin. Chef de groupe, il contraint, dans la nuit du 20 janvier 1945 dans les Bois de l'Illwald en Alsace, une patrouille allemande à la fuite, lui infligeant de lourdes pertes. Denis Thiriat repousse brillamment une tentative de coup de force sur ses groupes installés aux avant-postes à Orschwiller (Bas-Rhin). Bien qu'ayant contracté, le 25 janvier, un début de gelure aux pieds, il refuse de se faire évacuer pour terminer l'attaque en cours à Gerstheim.

Il termine la guerre dans la région des Alpes où il reprend son activité de patrouilleur et, le 14 avril, il organise rapidement une patrouille pour bondir sur les traces d'un gros détachement ennemi infiltré dans le dispositif allié à la faveur de la nuit. Prenant la tête de son groupe pour le franchissement d'une zone suspecte, il saute sur une mine et est très grièvement blessé. Amputé de la cuisse gauche, c'est à l'hôpital de Beaulieu où il a dû être évacué qu'il apprend la capitulation de l'Allemagne. Denis Thiriat est décédé le 9 octobre 1998 à Pont-Audemer dans l'Eure.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
 - Compagnon de la Libération - décret du 17 novembre 1945
- Crédit photo et source : Ordre de la Libération*

LE 23 AVRIL 1945 AU « PAS DE LA VIEILLE » (GRAMONDO – 1.379 m)



LE JEUNE POTHIER, HEROS OBSCUR

Lieutenant Joseph TOUBOUL, B.M. 5

Au Défilé de la Victoire sur les Champs Elysées, René MICHEL fut abordé par une jeune fille. Debout parmi la foule, elle scrutait en vain tous ces soldats qui passaient en marchant au pas. Elle espérait y reconnaître son fiancé, POTHIER. De guerre lasse, elle s'adresse à MICHEL dont elle reconnu l'uniforme et les insignes. Il dut tout confus, lui apprendre la vérité... que relate ci-après le Lieutenant TOUBOUL.

« On m'arrache la couverture : "Hé, la garde". C'est déjà mon tour? Lentement je me lève, plein de hargne. Titubant, j'ai pris la place d'un paquet d'ombre qui me chuchote : "Ouvre l'oeil, ils rôdent."

J'écarquille les yeux encore gonflés de sommeil, hume le silence, tends les nerfs pour capter l'invisible. La lune maussade promène lourdement sa nonchalance. Des arbres mutilés s'étirent, mêlant leurs branches nouées aux barbelés grimaçants. Tout est silence. L'œil plissé, je scrute, je scrute encore. Rien. Soudain, des crépitements, un long gémissement, une fusée éclairante, qui se balance en froufrouant, des explosions de mortier et de nouveau, le silence, hypocrite, frôleur, énervant.

Le soleil levant a chassé l'angoisse. Les oiseaux chantent la vie. Je pars, tel un promeneur paisible et matinal, sur le chemin de mule qui mène au petit poste avancé du GRAMONDO. De grosses mouches bourdonnantes m'accompagnent de leurs tourbillons.

Au tournant du sentier surgit le rocher abrupt. Ici, des abris de rondins, matelassés de sacs de terre ; là des nids de grenades à portée des emplacements de combat ; plus loin un guetteur immobile, gris comme la roche qui semble l'absorber. A mon approche, un cercle s'ouvre, suspendant ses clameurs. On chuchote un nom : "POTHIER". C'est donc POTHIER ? Pauvre gosse ! 18 ans à peine. La face bâillonnée par un pansement, les yeux clos, la poitrine sanglante, il gît, crucifié sur ce sol ingrat.

Ses mains griffent encore la terre et son fusil, fracassé, est mort aussi à ses côtés.

Le sergent LABOREY, à demi songeur, articule quelques mots : "Nous avons eu chaud cette nuit, mon Lieutenant. Jusqu'au petit jour ils se sont acharnés. Et ils étaient nombreux. Sans POTHIER, nous étions tous cuits. C'est lui qui a aperçu le premier leurs signaux lumineux. Pauvre gars, il n'a pas hésité à donner l'alerte, même une fois blessé". "Reposez armes!".

Les crosses frappent le sol sonore. Les vivants ont salué le mort. La caravane des mules descend le sentier emportant le cadavre qui tanguait au pas déhanché de la bête. Et puis le brouillard matinal des vallées a tout englouti.

C'est de nouveau la nuit. Je veille près des dernières braises qui se consomment. Les yeux fixés vers le ciel piqueté d'or, je revois un visage hallucinant, et je rêve au drame de la dernière nuit.

L'ombre envahit le petit poste. Les voix se taisent. Les guetteurs s'incrument aux rochers. Quelques hommes chuchotent et se couchent dans leurs abris. Le sergent LABOREY, avant de les imiter, fait sa ronde, tend l'oreille et écoute le silence. Une inquiétude vague l'opprime. Son chef lui manque. Il vient de recevoir de jeunes recrues sans expérience ; mais la tresse blanche qui encercle le champ de mines, frissonnante sur son flanc gauche, le rassure. Une voix étouffée le hèle. C'est un guetteur. Il a entendu des craquements et même des chuchotements. Il lui semble avoir vu des ombres. On double les postes. POTHIER et BOSSARD veillent sur un éperon rocheux. Une lumière a jailli tout près : brève, brève. Des signaux derrière le poste ? Il faut prévenir. Le jeune POTHIER s'avance dans la nuit hostile. Il frissonne. Il n'a pas peur cependant. Il n'a jamais encore conçu l'idée de la mort. C'est sans doute la fraîcheur subite qui court avec le vent... Voici la cuisine en forme d'isba. Des ombres s'en détachent. Tiens ! Les camarades sont déjà alertés ? Ils ont dû voir aussi, sans doute. Il appelle : "Jojo ! Est-ce toi ?".

Son fusil a jailli de ses mains. Un choc brutal le renverse. Déjà lointain bourdonne le tocsin, à ses oreilles assourdies ! Mais il trouve encore la force de se soulever.

Il hurle dans un gémissement : "Les boches".

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



Le sentier longe la crête frontalière (côté Italien) – Sommet du Gramondo et plonge sur la mer par le versant italien de la crête frontalière (Préalpes de Nice-Menton)

Source : vttour.fr

Les camarades ont déjà bondi à leurs postes de combat. L'escarmouche commence.

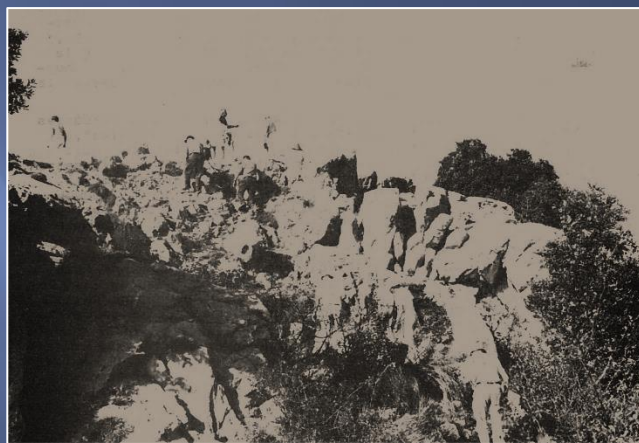
Des explosions de grenades immobilisent les ombres insidieuses. En rempart, le Sergent LABOREY approche du blessé qui geint. Mais les miaulements excités qui sifflent sur sa tête le rappellent à son devoir. Tout le sort du petit poste est entre ses mains. Il n'a pas le droit de penser à l'amitié. Il revient sur ses pas. Brusquement il se sent seul, très seul. .

Sa main tremblante saisit l'écouteur : "Allô, Allô, l'aigle ! Allô l'aigle ! Vous m'entendez ? Prévenez Hironnelle, vite un éclairant et des mortiers sur S12".

Quelques secondes plus tard un parachute, enfin, suspend sa magique clarté sur les roches arides où se terre une volée de silhouettes noires. Tout s'éteint et c'est l'ombre épaisse à nouveau. Un sifflement brutal, une gerbe de cailloux, d'éclats, de feu. Un fracas roulé d'écho en écho. Les mortiers boudeurs entrent dans la danse. Les ombres rampent dans les rochers, coulent sous les barbelés, se blottissent dans les angles, bondissent, chuchotent, mais se rapprochent encore.

Le blessé halète. Sa poitrine lui pèse. On rampe près de lui. Une main l'étreint, brutale, avide. Quelque chose de glacé glisse sur sa joue, effleure ses lèvres. Il ouvre grand les yeux. Dans un éclair, il voit une face haineuse qui semble boire sa vie. Un cri sourd, une détonation, une bouche qui saigne, dans un visage baigné de lune ».

Capitaine Joseph TOUBOUL,
Cdt. 1^{ère} Cie du B.M. 5



*Le Pas de la Corne près de Castellar, P.C. du Lieutenant TOUBOUL
Les combattants furent ravitaillés par les muletiers de Castellar.*

24 AVRIL 1945

LA DERNIERE PATROUILLE DU B.M. 5

Texte et dessins de Francis VERON, B.M. 5

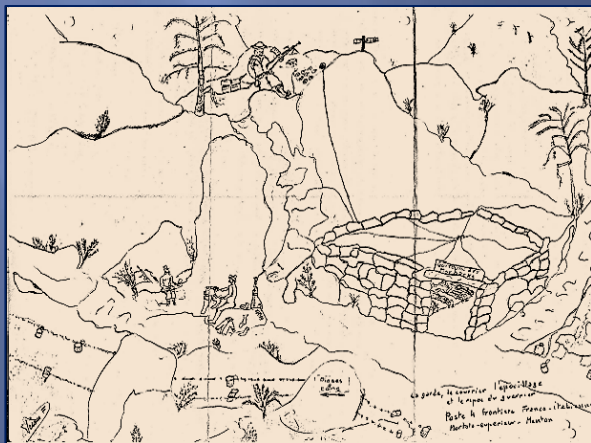
Cap Garavan - Menton, mars-avril 1945

« Après un séjour à l'hôpital au Val de Grâce dû aux pieds gelés dans les derniers jours de janvier, après quelques passages dans divers hôpitaux et une petite convalescence dans ma famille, j'ai rejoint le B.M.5 à MENTON vers le 20 mars. Aussitôt bien accueilli par mes camarades (*moins de garde...*), quel contraste ! J'avais quitté l'Alsace à - 17°, - 20 au plus, et là-bas cela sentait le printemps. La montagne sentait bon le romarin et le climat était doux.

Après quelques jours, j'ai eu la gratouille. DOMISSY m'a dit « *t'inquiète pas, c'est des morpions* ». Notre temps passait à monter la garde au milieu d'un champ de mines, avec quelques passages que nous connaissions. De temps en temps quelques obus passaient au-dessus ne pouvant nous atteindre, car étant à 800 m d'altitude et la déclivité à 70°, les obus allaient vers le P.C. (*chacun son tour*).

Quelques patrouilles dont une meurtrière vers le 27. L'aspirant PROST, expert en déminage, a été mortellement blessé en déminant un secteur. Plusieurs blessés dont Maurice GIOGETTI et Maurice BEAUTOR, blessé dans sa partie la plus intime, mais pas grave. J'ai peut-être échappé à ce danger car j'accompagnais toujours le lieutenant pour le déminage et ce jour-là c'était mon jour de corvée pour descendre au ravitaillement en eau et pour le courrier. On passait 4 heures à escalader la roche pour atteindre notre poste avec les bidons vides, une quinzaine. On aurait pu croire à un troupeau de vaches suisses tellement cela tintait. L'eau étant rare, juste pour boire, j'en profitais pour me laver (*tous les 7 jours*).

Le temps passait, épouillage, courrier, quelques tirs sur un hôtel où l'on voyait des formes bouger puis sur une petite meule de foin que je voulais toujours voir brûler en y tirant des balles incendiaires. Un jour les clochers se mirent à sonner. On nous apprit que « *il Italia capitulare* ». Quelques navires dont le Dugay-Trouin vinrent bombarder VINTIMILLE ainsi que quelques avions.



Un jour les obus se mirent à pleuvoir sur la ville de MENTON pendant une nuit entière. La moitié n'exploda pas, cela imitait le bruit d'une bouteille vide. Les Allemands vidaient leurs caissons pour pouvoir se barrer plus vite.

Puis ce fut cette fameuse patrouille, la dernière du B.M. 5 : 1 mort, 2 blessés graves (*plus de pieds*), plusieurs blessés légers. Ils étaient tombés sur un champ de mines entre LATTE et GRIMALDI.

Ce jour-là encore, j'étais de corvée à NICE, et je suis remonté en vitesse le matin du 24 avril pour me porter volontaire pour le brancardage malgré l'interdiction du caporal V...

Je voulais à tout prix sortir mon camarade Maurice DOMISSY avec quelques autres en faisant attention où nous mettions les pieds. Nous avons repris la piste qui nous menait aux blessés. FRELAING était dans ses derniers instants, il avait le pied déchiqueté et le bras en partie arraché car, en sautant sur une mine, il est tombé sur une autre.

Le lieutenant YVENOU avait le pied déchiqueté ainsi que mon copain Maurice et il avait le visage en sang par les éclats. PEROTTI avait un éclat au menton. Malgré sa blessure il m'a donné un coup de main à mettre Maurice sur un brancard, puis m'a aidé à l'évacuer avec beaucoup de peine car la montagne était fort rocheuse.

Malgré son œil bien ensanglanté et l'autre plein de poussière, Maurice m'a reconnu à la voix.

De temps en temps il voulait de l'eau. J'avais mon bidon qui n'a d'ailleurs servi qu'à lui. J'avais soif moi aussi, mais tant pis. Il avait envie de fumer, j'ai allumé une cigarette de ma bouche et mis dans la sienne.

Puis nous avons mis nos armes sur le brancard et lié le tout, le blessé et les armes, car la déclivité des roches était forte et notre blessé glissait sur le brancard.

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



A un endroit j'ai buté sur un cadavre de boche déjà bien décomposé que j'ai poussé du pied dans le ravin pour notre passage et celui des autres blessés. Presque deux heures après nous atteignons nos lignes. J'avais soif, un muletier m'a donné un coup à boire, puis s'est chargé du transport de nos blessés et du mort. J'étais assis sur une roche quand un gradé est venu, sans savoir l'effort que je venais de faire, et m'a dit « *tu te les roules, va donner un coup de main aux muletiers* ». Me voilà donc reparti pour la descente en maugréant.

Nous sommes arrivés à la nuit tombée en bas du cap GARAVAN. Les blessés ont été évacués à l'hôpital « *Spears* », ceux de la C.A. ont déchargé le mort, l'ont mis dans un garage. J'ai repris mon arme, puis un cabot m'a dit « *tu montes la garde un peu, on va te relever d'ici une heure* ».

Je n'ai vu personne et me suis endormi à côté du cadavre de FRELAING. Personne n'a rien dit le lendemain. La guerre s'est terminée ce jour-là, la souffrance aussi.

Nous avons mérité un bon repos. Relayés par les tirailleurs sénégalais qui ont pénétré en Italie, nous avons occupé un hôtel à GOLFE JUAN après de bonnes baignades et le lavage des fringues pleines de mornions.

Nous avons apprécié le doux soleil de la rivière. Puis un matin rassemblement, tous en calot, chemise manches retroussées, armes et direction NICE.

Dans une rue, l'attente devant le palais de justice plusieurs heures, puis rassemblement. Les cloches de toute la ville de NICE se mirent à tinter, c'était la capitulation. (...)

Nous sommes allés voir Maurice plusieurs fois à Saint Roch à NICE, moi, PEROTTI, VIEVILLE, et GOBINEAUX ».

Francis VERON

2^{ème} Cie B.M. 5



Crédit photo : Ecpad





L'AMBULANCE HADFIELD SPEARS

A BEAULIEU

Pierre MERGIER, Santé



Beaulieu-sur-Mer, 1945.
Lady Spears et le
Médecin-colonel Vernier

« Après la libération totale de l'Alsace, «Spears» s'attend à franchir le Rhin, toujours aux côtés de la D.F.L., pour terminer dignement, en Allemagne, le long périple que lui ont imposé les nécessités de la guerre depuis mars 1941. Mais c'est la direction du sud qu'elle prend, au début du mois de mars 1944, afin de rejoindre le «Détachement d'armée des Alpes».

Elle se déploie d'abord à CANNES, où elle reçoit 225 malades ou blessés, puis elle s'installe à BEAULIEU, en envoyant des P.C.A. opérer à LANTOSQUE, au pied de l'Authion, et à SAINT-ETIENNE-DE-TINEE.

Chacun sent bien que la fin de la guerre est proche, mais ces derniers combats de la D.F.L. sont beaucoup plus meurtriers que ce que l'on pouvait craindre.

Au total, ce sont près de 3.000 blessés et malades qui passent, en 58 jours, soit par la portion principale de «Spears», soit par ses satellites.

Lettre du Général de Gaulle

Paris, le 26 juin 1945

«Au moment où le ministre de la Guerre vient, sur mon ordre, de prescrire la dissolution de l'ambulance Hadfield-Spears, je tiens à ce que vous exprimiez au personnel de cette formation combien j'ai apprécié son inlassable dévouement et les services importants qu'il a rendus.

Je vous prie également de transmettre ma gratitude toute particulière au personnel britannique de cette ambulance qui a servi avec tant de générosité et de cœur dans les rangs de l'armée française. »

Revue de la France Libre, n° 301, 1^{er} trimestre 1998.



Plaque commémorative apposée sur la rotonde de l'hôpital provisoire de Beaulieu-sur-Mer, avenue Blundell Maple

Après la capitulation allemande, «Spears» reste à BEAULIEU jusqu'au 31 mai pour soigner les blessés encore hospitalisés. Puis elle fait mouvement vers la région parisienne et se déploie, pour la dernière fois, à Trilport, au centre de l'aire de regroupement qui a été assignée à la 1^{ère} D.F.L. en vue de la démobilisation. C'est là qu'elle reçoit ses ultimes patients. (...)

Depuis l'armistice de Saint-Jean-d'Acre, que les Britanniques ont conclu en ignorant délibérément la France Libre, un homme ne cesse de s'opposer à de GAULLE dans cette région du monde : le général SPEARS. L'Ambulance paiera pour lui. Son ordre de dissolution, signé sur-le-champ, lui parvient le 20 juin avec un délai d'exécution de 48 heures. Grosse émotion dans la formation, où cette sanction brutale est ressentie comme une injustice flagrante. Surprise et colère, également, au niveau des officiers les plus anciens et les plus représentatifs de la D.F.L. Ils font une démarche pressante auprès du cabinet du général pour qu'il revienne sur sa décision. Finalement, la dissolution, qui était de toute manière programmée, est reportée au 30 juin et le général adresse au médecin-colonel VERNIER une lettre personnelle dans laquelle il rend un vibrant hommage à l'action de l'Ambulance Spears.

Cet épilogue laisse quand même, au cœur de chacun, un peu d'amertume. Lady SPEARS, qui reprendra, après la guerre, sous le nom de Mary BORDEN, ses activités d'écrivain, réglera ses comptes avec l'histoire dans un roman intitulé : *A journey down a blind alley*.

Quant aux anciens de la formation, eux, ils continueront de faire vivre, tant qu'ils en auront la force, cette exceptionnelle expérience de collaboration et d'amitié franco-britannique que fut, avant tout, l'Ambulance Spears ».

TENDE ET LA BRIGUE

La nouvelle frontière

David KLUGMAN, Génie

« Les anciens de la 1^{ère} D.F.L. ont bien connu cette région alpine, mais peu nombreux furent ceux qui se trouvèrent au col de TENDE même et, à plus forte raison, dans la ville de Tende, à présent un chef-lieu de canton des Alpes-Maritimes.

Il y a des experts qui considèrent le col de TENDE (altitude 1.870 m) comme constituant l'extrémité occidentale du massif alpin. Il est percé par deux tunnels parallèles, l'un routier, l'autre ferroviaire, reliant ainsi la Côte d'Azur à Turin.

Logiquement, quand une montagne sépare deux pays, la frontière suit la ligne de crête. Ce n'était pas le cas dans cette région.

L'Italie occupait le versant qui fait face à la France, surplombant la vallée de la ROYA. D'où venait donc cette anomalie ?

Quand en 1860 la France se vit attribuer le comté de Nice, le versant en question, englobant les villes de TENDE et La BRIGUE (*Tenda et La Briga en italien*) ne fut pas inclus, car c'était, dit-on, un terrain de chasse de prédilection du souverain piémontais.

Si de GAULLE l'historien souffrait de cette injustice, de GAULLE l'homme d'état décida de profiter des circonstances favorables pour la réparer. Il savait que seul un fait accompli influencerait les Alliés à la table de la future conférence de paix. Ce qui explique l'ordre donné à la 1^{ère} D.F.L. de s'emparer du massif de l'Authion et de pénétrer au PIEMONTE. Bien que la Division reçut l'ordre de ne pas dépasser la ville de BORGIO SAN D'ALMAZZO, dans la vallée de la STURA, la compagnie du Génie à laquelle j'appartenais piqua sur LIMONE-PIEMONTE, une ville à une vingtaine de kilomètres plus loin, dans la vallée de la VERMENGARA.

Ainsi, au début du mois de mai 1945, la compagnie se vit logée dans un hôtel de LIMONE, un lieu de villégiature sur le versant proprement italien du col de TENDE. C'est sur la place devant l'hôtel que je me revois lisant la proclamation de victoire d'Eisenhower à ma section.

Chaque jour, la section, renforcée par des prisonniers de guerre allemands, partait vers le col, et au-delà, sur la route descendant sur TENDE par une succession de lacets en têtes d'épingles.



Nous étions chargés de la déminer, de la déblayer et de la remettre en état.

Puis la section reçut l'ordre de s'installer dans un baraquement situé sur la route, entre le col et TENDE à un tiers à peu près de la distance à partir du col. La section, avec ses prisonniers, s'y installa. Les prisonniers n'étaient pas gardés, car ils n'avaient nulle part où s'enfuir.

Le temps était au beau ; les efforts et les combats appartenaient déjà au passé. Nous avions une tâche. Elle fut menée de bon cœur et de bon train.

De temps en temps nous avions des visiteurs, tels des soldats américains et brésiliens. Dire que je ne savais même pas que le Brésil combattait à nos côtés ! (...)

Le 5 mai déjà, le général DOYEN, commandant le front des Alpes, accompagné du préfet des Alpes-Maritimes, était venu à TENDE faire acte de présence au nom de la France. Pour y parvenir, le Génie dut faire un effort herculéen, mais ce n'était pas mon unité. Quant aux habitants de TENDE, ils s'empressèrent de témoigner leur attachement à la France, attachement qui prit la forme d'un plébiscite en 1947, consommant le rattachement des villes de TENDE, LA BRIGUE, SAINT DALMAS de TENDE, et leurs environs, à la France, après 87 ans de souveraineté italienne.

Une fois de plus, de GAULLE avait vu juste ».



29 avril 45 - La mairie de la Brigue

pavoisée aux couleurs françaises

Col. Adam - Source : Les Alpes Maritimes dans la guerre 39-45

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes
24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien
- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

CHEMINS DE MEMOIRE



Le cimetière provisoire de l'Escarene en 1945 - Fonds René Bausseron



*Le cimetière de l'Escarène en 1945
Crédit photo : Jean Pflieger*

Le Mémorial de l'Escarène

Les 273 soldats tués au printemps 1945 furent inhumés dans le cimetière communal de l'Escarène. Une grande croix de pierre y fut inaugurée par le général de Gaulle le 12 septembre 1946. Par la suite, entre 1958 et 1960 un mausolée construit avec le concours de la commune, du département et de l'Etat, fut inauguré le 23 octobre 1960 par le général de Gaulle, président de la République.

Une crypte abrite 86 niches dans lesquelles sont conservés les restes des soldats dont les corps n'ont pas été réclamés par les familles. Les noms de tous les morts sont inscrits sur une plaque métallique dominant les niches.



**1995 - Mémorial aux Morts de l'Authion
L'Escarène - Alpes Maritimes**

Fonds Emile Gauthier

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -



Monument de la Baisse de Tueilas - Crédit photo : Amont



Première plaque dédiée à la D.F.L. - Crédit photo : Amont



Seconde plaque-dédiée au B.I.M.P. - Crédit photo : Amont

CHEMINS DE MÉMOIRE

Les monuments et les stèles de l'Authion

Le monument de la Baisse de Tueilas rassemble le souvenir des campagnes de la Révolution (élevé par les Alpains en 1901 pour réunir les ossements des soldats français et Austro-sardes) et le souvenir de 1945 : une plaque à la mémoire de la D.F.L. (en 2000) et une seconde à la gloire du B.I.M.P. (années 1990) ont en effet été apposées sur ce monument.



Monument de la Baisse de Tueilas - Crédit photo : Amont

Ci-dessous : sur le plateau de l'Authion au pied du chemin d'accès à la Redoute des Trois Communes, le monument "A la mémoire des fusiliers marins et des combattants de la 1^{ère} D.F.L. tombés à l'Authion", a été inauguré le 9 septembre 1960. Construit à l'initiative des anciens marins de Sospel, il représente la proue d'un navire portant une ancre de marine et la mention F.A.M.M.A.C. émergeant d'un socle de pierre.



Crédit photo : FAMMAC

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

CHEMINS DE MÉMOIRE

Col de la Lombarde et col de Brouis



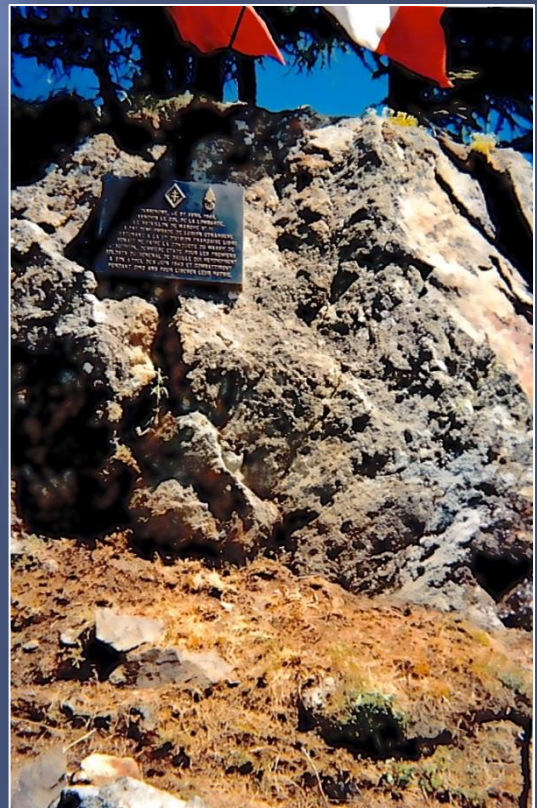
Stèle du col de Brouis - Fonds Emile Gauthier



Stèle du col de Brouis - Crédit photo : Scho
Source : Panoramio.com



Inauguration en 1998 de la seconde plaque commémorative du col de la Lombarde par le général Saint Hillier
Wladislas Picuira est à gauche du drapeau de la D.F.L.
- Fonds Wladislas Picuira -



Inauguration en 1998 de la seconde plaque commémorative du passage du col de la Lombarde
- Fonds Wladislas Picuira -

10 Avril – 8 Mai 1945 – Le Front des Alpes

24 Avril - 8 Mai 1945 – La D.F.L. descend sur le versant italien

- Le Bataillon de Marche 5 dans le Mentonnais -

Une prise d'armes en l'honneur des libérateurs rassemble le 3 Mai 1945 à Villefranche-sur-Mer les unités de la 1^{re} DFL, notamment les hommes du 1^{er} R.A. (Régiment d'Artillerie), du 1^{er} R.F.M. (Régiment de Fusiliers Marins), de la 13^e D.B.L.E. (Demi-Brigade de Légion Étrangère) et du 22^e B.M.N.A. (Bataillon de Marche Nord Africain) en présence des généraux DOYEN, commandant le Détachement d'Armée des Alpes et du général GARBAY commandant la 1^{re} D.F.L.



Tende, 5 Mai 1945
Au centre : le général GARBAY, commandant la D.F.L.
A droite : le général Doyen
Source : Journal Roya Bevera, 2005

BIBLIOGRAPHIE

- Lettre ouverte de Maurice GILLES (Génie) in : le Combattant de la D.F.L. , 1998
- L'épopée de la 13^{ème} Demi-Brigade de Légion Etrangère 1940-1945. André Paul COMOR. Nel Editions, 1999
- Matricule 80546, journal de campagnes d'un légionnaire au service de la France (1939-1945). Jean ROSSI (13 D.B.L.E.). Ouest-France Ed., 2000
- Mémoires d'un officier d'artillerie coloniale. Colonel Paul MORLON (1er R.A.) . Bookpole ed., 2001
- Le carnet de route du sous-lieutenant SAUTREAU (B.M. 21) in : L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 – Amont, 2005
- Après l'Authion, l'entrée en Italie, René FESSY (BM XI) – [Lien](#)
- Derniers combats, dernière victoire. Albert PIVETTE (B.I.M.P.) in : Revue de la France Libre, n° 250, 1er trimestre 1985
- Souvenirs de l'Authion. Michel HENRY (B.I.M.P.) in : Bir Hakim l'Authion n° 168 janvier 1998
- Pour la durée de la guerre. Jean HUITOREL (C.C.I. 4) . Ed. privée. Col. B. Bongrand-Saint Hillier
- Inauguration de la plaque de Menton. Pierre HAUTEFEUILLE (B.M. 5) in : Le Bélut n° 202- juil-sept 1997.
- Le jeune POTHIER, héros obscur, Lieutenant Joseph TOUBOUL in : Le Bélut n° 127 – Juillet- Septembre 1978.
- Lettre de Francis VERON (B.M. 5). Col. Perotti. A.D.F.L.
- Maurice PERONA (B.M. 4) et la guerre. André PERONA. Blurb Ed., 2015 [Lien](#)
- Un à côté de l'histoire, David KLUGMAN (Génie) in : Revue de la France Libre, n° 263, 3e trimestre 1988.
- 1945-2015. L'Authion pour mémoire(s). Amont 2015 [Lien](#)
- Les combats de l'Authion. Colonel Henri BERAUD in : Journal de la Roya-Bevera n° spécial, 2005
- L'Authion libéré ! Pays Vésubien n° 6 - Amont, 2005
- Le front oublié des Alpes Maritimes. Pierre-Emmanuel KLINGBEIL. Serre éd., 2005
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

MULTIMEDIA

- Ouvrages italiens du Col de la Lombarde [Lien](#)
- Photographies du Piémont [Lien](#)
- Photographies Massif de l'Authion Ecpad [Lien](#)
- Vidéo - Histoire - L'évolution de la frontière des Alpes [Lien](#)
- Images d'archives Ecpad - Entraînement section Lichtwitz à Roquebrune – La Lombarde- La Brigue – Tende
- Images d'archives Ecpad - La D.F.L. à Menton et Castellar (Plan du Lion et Berceau) [Lien](#)



Le 3 Mai 1945 à Villefranche-sur-Mer
3 Hommes de la D.F.L reçoivent la Légion d'honneur
De gauche à droite on reconnaît par leurs insignes
un marsoin du B.I.M. et un Fusilier Marin.
Constant Colmay (R.F.M.) se tient à l'arrière-plan.
Source : Ecpad



DECISION N° 923

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées.

CITE A L'ORDRE DE L'ARMEE :

LA 1^{re} DIVISION MOTORISEE D'INFANTERIE

" Magnifique Division au passé chargé de gloire, engagée dans les Alpes-Maritimes immédiatement après la libération de l'Alsace, a continué à se battre en montagne avec le fougue et l'énergie qui lui sont coutumières. Sous les ordres du Général GARBAY, cette unité d'élite a enlevé, du 10 au 13 Avril 1945, après trois jours de combats acharnés, le massif fortifié de l'AUTHIION, chef de tout le système défensif ennemi dans les Alpes du Sud. Battant irrésistiblement l'ennemi, après lui avoir infligé des pertes sévères, a, à la suite d'une manœuvre audacieuse, exécutée en haute montagne, franchi la chaîne des Alpes et débouché dans la plaine du Pô. Par un travail acharné, a rendu en quatre jours une piste praticable aux canons à 2.300 m. d'altitude supplantant ainsi aux routes détruites et permettant la poursuite des opérations. Du Nord au Sud du Front du Détachement d'Armée des Alpes, sans repos, son artillerie appuyée de ses feux puissants et précises les Unités d'Infanterie qui étaient dépourvues de moyens modernes; s'est acquies ainsi la reconnaissance et l'estime unanime des chasseurs alpins. "

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec palmes, elle sera publiée au Journal Officiel de la République Française.

Fait à PARIS, le 7 Juillet 1945

CHARLES DE GAULLE